

## Le 9 juin 1853 à Montréal Encore l’Affaire Gavazzi

Robert Sylvain, é.c.

Volume 14, Number 2, septembre 1960

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302044ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302044ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

### ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Sylvain, R. (1960). Le 9 juin 1853 à Montréal : encore l’Affaire Gavazzi. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 14(2), 173–216.  
<https://doi.org/10.7202/302044ar>

## LE 9 JUIN 1853 À MONTRÉAL

### ENCORE L'AFFAIRE GAVAZZI

Ayant quitté Québec par bateau dans la soirée du 8 juin 1853, Alessandro Gavazzi débarquait à Montréal le lendemain matin. L'échauffourée que la virulence sectaire de ses diatribes avait déchaînée dans la capitale du Bas-Canada,\* le mettait en retard d'une journée sur l'itinéraire prévu. En effet, les journaux montréalais avaient annoncé à leurs lecteurs, lors du passage, six jours auparavant, de l'Italien en route pour Québec, que le voyageur reviendrait les gratifier de trois conférences les 8, 9 et 10 juin.<sup>1</sup> Mais comme le 8 juin au soir il n'était pas encore de retour,<sup>2</sup> les tenants, à Montréal, de l'*American and Foreign Christian Union*, cette association protestante qui avait pris la malencontreuse initiative de déléguer l'ex-barnabite en terre canadienne, se virent contraints d'ajourner la première conférence au lendemain.<sup>3</sup>

Les sympathisants montréalais de Gavazzi n'en étaient pas à leur premier contretemps. Ils avaient d'abord obtenu du maire, le 2 juin, à raison d'un débours de vingt-cinq dollars la soirée, l'usage de la salle de réception de l'hôtel de ville, lequel n'était autre, depuis le 24 janvier 1852, que le Marché Bonsecours.<sup>4</sup> Cet immeuble, aménagé à la façon d'un *city-hall* américain du siècle dernier, pour contenir, suivant les étages, une salle de réception, une salle pour les délibérations du conseil de ville, des bureaux affectés aux services municipaux, et le com-

---

\* Voir la *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, livraison de septembre 1959.

<sup>1</sup> *The Pilot*, June 4, 1853; *The Montreal Transcript*, June 4, 1853.

<sup>2</sup> *La Minerve*, 9 juin 1853. — M. Donald Creighton antedate donc d'une journée l'événement en écrivant que, « on the evening of June 8, (...) the tragedy occurred » (*John A. Macdonald. The Young Politician* (Toronto, 1956), 194).

<sup>3</sup> *The Montreal Transcript*, June 9, 1853.

<sup>4</sup> E.-Z. Massicotte, « *Le Marché Bonsecours* », dans le numéro spécial de *Canadiana*, revue du troisième centenaire, 28-29.

missariat central de police, tirait sa dénomination du marché qui en occupait le rez-de-chaussée et le sous-sol,<sup>5</sup> tandis que la vénérable chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours, toute proche, lui avait prêté la dernière moitié de son vocable.

Mais un édifice, placé au moins indirectement sous la protection de la Vierge et qui de surplus était, tout de même que celle des protestants, la propriété des catholiques montréalais, verrait-il sous son toit le « destructeur du papisme », comme se proclamait Gavazzi ? Ses murs retentiraient-ils des déclamations passionnées que l'apostat multipliait depuis bientôt trois ans à l'adresse de ses anciens coreligionnaires des deux mondes ? Des Irlandais protestèrent contre une prétention qu'ils jugeaient exorbitante, et ils le firent avec d'autant plus de véhémence que les autorités municipales leur avaient refusé, lors d'une adresse envoyée au cardinal Wiseman et qui applaudissait au rétablissement de la hiérarchie catholique en Grande-Bretagne ainsi qu'à la fondation de l'université catholique de Dublin, l'usage de la même salle, parce que, leur avait-on répondu, l'élaboration publique d'un tel acte, appoint canadien à la célèbre « agression papale », dans un immeuble commun aux protestants et aux catholiques, pouvait soulever des polémiques, amener les passions religieuses et même — tant le souvenir de l'incendie du parlement en 1849 était encore flagrant dans toutes les mémoires — ne provoquer rien moins que la destruction de l'édifice.<sup>6</sup> Il est vrai que Orestes Brownson, Yankee devenu pour un temps après sa conversion la coqueluche du Montréal irlandais, avait prononcé dans cette salle deux conférences ; mais ces causeries n'avaient pas trait, du moins directement, à des questions de controverse religieuse : l'une, en effet, portait sur Louis-Napoléon, l'autre, au bénéfice d'orphelins irlandais, sur la charité et la philanthropie.<sup>7</sup> Le prophète de la « surâme », Ralph Waldo Emerson, lors de son séjour à Montréal en avril 1852, avait lui aussi discoursé dans la même enceinte sans susciter la plus

---

<sup>5</sup> Massicotte, *ibid.*, 22-23.

<sup>6</sup> *The True Witness*, July 29, 1853.

<sup>7</sup> Lettre datée du 29 juin 1853 de James Sadlier au rédacteur en chef du *Montreal Transcript*, July 1, 1853.

légère récrimination : aussi bien ne s'agissait-il que d'un thème de tout repos : l'Angleterre !<sup>8</sup>

C'est l'Irlandais James Sadlier, gérant de la succursale montréalaise de la librairie catholique Sadlier and Co., qui, accompagné d'un nommé Curran,<sup>9</sup> s'était fait auprès du maire le porte-parole impétueux de ses compatriotes. Il admit lui-même plus tard qu'il avait été véhément en cette circonstance.<sup>10</sup> S'emporta-t-il jusqu'à déclarer que si Gavazzi usait de la salle municipale, il déclencherait, à la tête de vingt mille personnes, une émeute qui ne laisserait pas pierre sur pierre du Marché Bonsecours ? Que les catholiques pouvaient, s'il leur en prenait la fantaisie, précipiter dans le fleuve et la population protestante et la garnison de Montréal ?<sup>11</sup> Devant cette frénésie, et quoique les membres protestants du conseil municipal ne consentissent pas à modifier leur opinion première, le maire, qui dans l'intervalle avait pris connaissance du caractère polémique des conférences de l'Italien,<sup>12</sup> se ravisa, retira l'autorisation qu'il avait donnée, et les affidés de Gavazzi durent se rabattre, tout en s'irritant fort de cette subite volte-face,<sup>13</sup> sur le temple congrégationaliste de Sion.<sup>14</sup> Sadlier, enfin rasséréiné, promit qu'il emploierait dorénavant son influence à maintenir la paix ; son ami, le rédacteur en chef du *True Witness*, George Clerk, ne fut pas moins catégorique.<sup>15</sup>

\*

\*        \*

Les Irlandais marquaient donc un premier point sur leurs adversaires ; mais ces derniers, loin de se laisser déconcerter, se préparaient activement à la lutte ; les loges orangistes de

<sup>8</sup> *Le Pays*, 22 avril 1852.

<sup>9</sup> Déclaration du maire Charles Wilson à une séance du conseil de ville (*La Minerve*, 28 juin 1853).

<sup>10</sup> Lettre précitée de Sadlier.

<sup>11</sup> Lettre de E. Pickup au rédacteur en chef du *Montreal Transcript*, July 2, 1853. — Sadlier ne releva pas ces assertions.

<sup>12</sup> Lettre du maire Charles Wilson, 9 juin 1853, au rédacteur en chef de *The Montreal Gazette*, June 10, 1853.

<sup>13</sup> *The Montreal Gazette*, June 9, 1853 ; *The Montreal Transcript*, June 9, 1853.

<sup>14</sup> *The Montreal Transcript*, June 8, 1853.

<sup>15</sup> Déclaration précitée de Wilson.

Montréal avaient tenu plusieurs conciliabules les jours précédents.<sup>16</sup> Lorsqu'on apprit par un télégramme daté du 8 juin que les autorités municipales de Québec s'avouaient incapables de protéger Gavazzi et ses amis,<sup>17</sup> dès le soir du même jour eut lieu dans un local dont le nom indiquait la destination maçonnique, le Rechabite Hall, 7 grand'rue Saint-Jacques, une réunion pour aviser aux moyens de parer à une aussi fâcheuse catalepsie administrative, si jamais une semblable défaillance paralysait la mairie montréalaise. Anglicans, méthodistes, congrégationalistes, baptistes, unitariens, tous furent unanimes à affirmer qu'il fallait maintenir la liberté de discussion en matière religieuse et qu'au besoin on résisterait par la force aux entreprises des adhérents d'une autre confession. Une délégation du groupe se rendit auprès du maire pour l'informer que cent cinquante à deux cents hommes étaient prêts à se constituer bénévolement agents surnuméraires de police; on leur fit savoir que les mesures nécessaires avaient été prévues et qu'il n'y avait pas lieu de recourir à cet expédient.<sup>18</sup>

Le lendemain matin, dès cinq heures, de trois cents à quatre cents personnes<sup>19</sup> s'aggloméraient au quai où accostait, vers six heures, le vapeur *Québec*, ayant à bord Gavazzi et son escorte. Celle-ci était peu banale: une cinquantaine d'orangistes armés de revolvers, de couteaux et d'autres armes! D'amples libations avaient encore rendu plus vociférante à l'endroit des « papistes » leur rage, dont les imprécations avaient troublé la quiétude qui marquait les heures nocturnes de la navigation du *Québec*,<sup>20</sup> sans toutefois incommoder l'Italien, qui dort profondément durant tout le trajet.<sup>21</sup> C'est donc un homme aux traits reposés qui s'offrit à ses admirateurs montréalais. Quelques contusions au visage ne pouvaient certes confirmer la gravité des

<sup>16</sup> *Correspondence of the New York Daily Times*, Montreal, June 10, 1853.

<sup>17</sup> *The Montreal Gazette*, June 9, 1853.

<sup>18</sup> *Ibid.*, June 10, 1853.

<sup>19</sup> Le reporter de *The Montreal Gazette*, June 10, 1853, en vit 300; et Gavazzi, 400: (*Memorie*, 091795).

<sup>20</sup> *Correspondence* signée « A. Catholic » (qui avait fait le même voyage), dans *The True Witness*, June 24, 1853.

<sup>21</sup> Gavazzi, *Memorie*, 091795.

dangers auxquels il venait d'échapper comme par miracle. En revanche son secrétaire Paoli, gisant sur une civière, attestait, de tout son accablement alité, l'assaut brutal qu'il avait subi et qui le tenait encore prostré.

C'est entre une double haie d'amis que Gavazzi se rendit au St. Lawrence Hall, dans la grand'rue Saint-Jacques,<sup>22</sup> où on lui avait retenu des chambres. Là, dans le salon de l'hôtel, le chef de l'escorte québécoise, sans doute moins pris de boisson que ses subordonnés, remercia la délégation montréalaise de la sympathie que l'heure matinale ne pouvait que rendre encore plus touchante et lui confia non sans quelque solennité la protection de l'orateur. Puis on se sépara avec la conscience du devoir accompli.<sup>23</sup>

L'hôtel où était descendu l'Italien avait été ouvert au public deux ans plus tôt, en 1851.<sup>24</sup> Cet établissement était géré par Vardon et Hogan,<sup>25</sup> qui, catholiques, se montrèrent cependant sympathiques à leur hôte, au témoignage de celui-ci.<sup>26</sup>

Après avoir confié Paoli aux mains de gardes-malades, Gavazzi sortit pour visiter la ville.<sup>27</sup>

\*

\*      \*

C'était une journée magnifique, une de ces journées qui marquent sous notre ciel l'irruption de l'été, cette espèce d'explosion végétale, qui avait tant frappé Dickens onze ans auparavant, qui presque sans transition vous fait passer de la froidure à la chaleur et à l'épanouissement floral de la belle saison.<sup>28</sup>

Cet été de 1853 avait débuté à proprement parler, dans la région montréalaise, le 27 mai, alors que le thermomètre Fahren-

---

<sup>22</sup> On distinguait alors la petite et la grand'rue Saint-Jacques, reliées par la Place d'Armes.

<sup>23</sup> *The Montreal Gazette*, June 10, 1853.

<sup>24</sup> William Wood, *The Storied Province of Quebec*, (2 vol., Toronto, 1931), II: 735.

<sup>25</sup> Robert W. Stuart Mackay, *The Strangers' Guide to the Cities of Montreal and Quebec* (Montréal, 1852), 19.

<sup>26</sup> Gavazzi, *Memorie*, 091796.

<sup>27</sup> *Id.*, *ibid.*

<sup>28</sup> Charles Dickens, *Pictures From Italy. And American Notes* (Londres, (s.d.)), 394.

heit indiquait 84° à l'ombre.<sup>29</sup> La température s'était maintenue chaude, accablante par moments: « La chaleur a été tellement forte, écrivait un journaliste le 4 juin, que mardi dernier dans l'après-midi, un homme est tombé mort d'un coup de soleil. Mais nous avons eu hier une petite pluie et du tonnerre qui devront faire beaucoup de bien et abattre la poussière de nos rues. »<sup>30</sup> Quatre jours plus tard, constatation semblable sous la plume d'un autre journaliste: « Quoique le ciel soit couvert et à la pluie, la température reste chaude. »<sup>31</sup> Aussi, stimulée par des conditions favorables, la pousse des feuilles et des plantes s'accroissait-elle visiblement de jour en jour: « Ici comme chez toi, écrivait Louis-Joseph Papineau de la Petite-Nation, le 5 juin 1853, à sa femme, trois à quatre jours de grandes chaleurs ont développé la feuillaison dans toute sa grandeur (. . .) les champs sont tout blancs de fleurs de fraises. »<sup>32</sup> Et la récolte des grains s'annonçait, dès la mi-juillet, comme devant être très abondante à travers toute la province,<sup>33</sup> si toutefois une sécheresse excessive ne lui nuisait pas.<sup>34</sup>

En dépit d'un soleil étincelant, que Gavazzi assimila sans doute à celui de sa chère Italie, Montréal ne présentait aux yeux du visiteur qu'un aspect assez lamentable. Deux semaines plus tard, l'historien chilien Benjamin Vicuña Mackenna, qui parcourait à son tour les mêmes rues, couchait sur son journal l'impression de tristesse qui se dégageait d'une ville dont « la moitié (. . .) était en ruines ».<sup>35</sup>

Depuis 1844 surtout, des malheurs de tous genres, incendies, inondations, épidémies, panique financière même en 1847,<sup>36</sup> s'étaient acharnés sur elle. Mais 1852 allait marquer, avant le

<sup>29</sup> *The Montreal Transcript*, May 28, 1853.

<sup>30</sup> *La Minerve*, 4 juin 1853.

<sup>31</sup> *The Montreal Transcript*, June 8, 1853.

<sup>32</sup> « Lettres de Louis-Joseph Papineau à sa femme, 1843-1862 », éditées par Fernand Ouellet, dans le *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec pour 1955-1956 et 1956-1957*, 359.

<sup>33</sup> *The Montreal Transcript*, July 14, 1853.

<sup>34</sup> *The Bytown Citizen*, July 16, 1853.

<sup>35</sup> *Obras completas de Benjamin Vicuña Mackenna publicadas por la Universidad de Chile* (16 vol. in-8, 1936-1940), Vol. I: *Páginas de mi diario durante tres años de viaje 1853-1854-1855*, 193.

<sup>36</sup> John Irwin Cooper, *Montreal, the Story of Three Hundred Years* (Montréal, 1942), 72-73.

fatidique 9 juin 1853, un net progrès dans l'adversité. En effet, cette année-là, à un mois d'intervalle, le 7 juin et le 8 juillet, deux incendies éclataient: l'un rasait tout le sud de la vieille ville, l'autre, parti de la rue Saint-Laurent pour gagner le nord-est jusqu'aux rues Saint-Denis et Craig, anéantissait mille cent à mille deux cents maisons,<sup>37</sup> à telles enseignes que « de mémoire d'homme, Montréal n'a (vait) jamais été soumis à un aussi terrible désastre ».<sup>38</sup>

Dans les premiers mois de 1853, si de vastes secteurs n'étaient encore que décombres, les Montréalais témoignaient néanmoins de beaucoup d'ardeur à reconstruire leur ville: « Où que l'on se tourne, notait un contemporain, dans n'importe quelle direction, l'ouvrage de démolition ou de construction progresse. Les trottoirs de presque toutes les rues sont plus ou moins encombrés de briques, de pierres et de mortier. La vérité est que nous sommes complètement à la merci des entrepreneurs, des maçons, des briqueteurs et des cimentiers. Les promenades les plus en vogue sont pareillement obstruées et fermées au public, sauf pour de courts tronçons. »<sup>39</sup>

Bref, ce sont des rues animées d'un labeur fébrile que contempla Gavazzi, mais cette activité manuelle, ce remuement affairé qui transformait la ville en une vaste ruche bourdonnante, ne masquait pas aux yeux des gens avertis un autre genre d'activité qui s'était emparé des esprits et dont l'effervescence ne pouvait que préoccuper les hommes de vue claire et de sens rassis qui réprouvaient l'explosion de haine raciale et religieuse qui venait d'avoir lieu à Québec.

\*

\*      \*

Cet événement déplorable relaté et commenté dans les journaux montréalais du 9 juin eût suffi, à lui seul, à attiser les passions. Les Irlandais, qui connaissaient déjà Gavazzi, grâce à George Clerk qui, dans le *True Witness*, les avait amplement

<sup>37</sup> Camille Bertrand, *Histoire de Montréal*, (2 vol., Montréal, 1935-1942), II: 173-175.

<sup>38</sup> *Le Pays*, 9 juillet 1852.

<sup>39</sup> *The Montreal Transcript*, May 31, 1853.



édifiés sur les prouesses de l'ex-barnabite, depuis que ce dernier avait levé l'étendard de la révolte contre Rome en janvier 1851,<sup>40</sup> allaient-ils rester indifférents en face des insultes prodiguées à leur adresse à l'occasion de la tragédie québécoise ? Pouvaient-ils ne pas réagir avec toute la véhémence de leur tempérament celtique lorsqu'ils lisaient les accusations dont voulait les accabler un Gavazzi, surtout celle où l'Italien affirmait — faussement d'ailleurs — que le clergé irlandais maintenait le « ribbonisme » pour faire échec au protestantisme en Irlande ?

Comme si les journaux n'eussent pas suffi, s'ajoutèrent les provocations directes qui émanaient de l'entourage immédiat de Gavazzi, plus précisément de l'escorte qui l'avait accompagné jusqu'à Montréal. Ces Québécois devaient reprendre le bateau à huit heures du soir, pour retourner dans leurs foyers. Ils employèrent les heures qui les séparaient de leur départ à houspiller consciencieusement leurs adversaires de Montréal. Ils ne cachèrent même pas, poussés sans doute par cette « méchanceté hyperdiabolique saturée de gin », dont faisait mention dix ans auparavant Edgar Poe dans *The Black Cat*, leur intention de faire feu sur eux, si l'occasion s'en présentait ! Ces bravades, déjà proférées à bord du *Québec*, ils les réitérèrent bruyamment dans les rues de la ville : c'était un sujet de conversation dans la matinée du 9, comme des témoins sérieux l'attestèrent plus tard.<sup>41</sup> De sorte que durant toute la journée l'agitation alla sans cesse croissant : on n'était pas loin de croire que la soirée ne s'achèverait pas sans qu'il y eût tumulte et même effusion de sang.<sup>42</sup>

Pour conjurer la tempête qui montait, des hommes courageux et clairvoyants multiplièrent les paroles apaisantes. J. O'Grady, secrétaire de l'Institut catholique de Montréal, exhorta instamment ses compatriotes, par un avis placardé le 8 juin, à ne pas troubler l'ordre public : « Laissez Gavazzi dire ce qu'il veut ; ne vous déshonorez pas en faisant de l'agitation à propos

<sup>40</sup> *The True Witness*, February 21, 1851; May 23, 1851; September 12, 1851; October 24, 1851; October 1, 1852; March 11, 1853; April 1, 1853.

<sup>41</sup> *The True Witness*, July 29, 1853.

<sup>42</sup> *Correspondence of the New York Daily Times*, Montreal, June 10, 1853.

d'un triste individu. Restez tranquilles et ne prêtez pas la moindre attention à ce qu'il dit. »<sup>43</sup> De même George Clerk, faisant honneur à la parole qu'il avait donnée au maire, pria ses lecteurs d'ignorer « ce malheureux » : « Qu'on le laisse aller et venir sans lui prêter la moindre attention : c'est la tactique comme c'est le devoir de tout bon citoyen catholique. Qu'il ne soit pas dit que les catholiques de Montréal ont levé même un doigt contre lui. »<sup>44</sup> « Nous espérons, écrivait de son côté le rédacteur en chef du *Pays*, Charles Daoust,<sup>45</sup> témoignant de cette modération qui indignait les hommes du premier *Avenir*, « véritables pionniers du radicalisme »,<sup>46</sup> que nos concitoyens seront assez sages pour ne pas exercer de violences contre le lecteur (*sic*), comme beaucoup de personnes paraissent le craindre. Nous avons déjà entendu lecturer<sup>47</sup> M. Gavazzi, et nous ne pouvons que réprover ces déclamations violentes contre un système religieux quelconque. Ces questions sont trop épineuses, en Canada plus que partout ailleurs, pour qu'il soit prudent de les soulever, quelles que soient les opinions soutenues par le lecteur. Si ces lectures avaient le caractère calme et raisonné que produit une sincère conviction et une étude consciencieuse, nous ne les réproverions pas ; mais nous nous devons de reconnaître que ce sont plutôt des déclamations furibondes d'où ne peuvent jaillir que des luttes regrettables entre des hommes de différentes croyances. »<sup>48</sup>

\*

\*   \*   \*

Des particuliers pouvaient user de leur influence, qui était grande quand elle disposait d'une feuille, pour calmer les passions et ainsi prévenir, dans la mesure où ils réussissaient à con-

<sup>43</sup> *The Montreal Gazette*, June 16, 1853.

<sup>44</sup> *The True Witness*, June 10, 1853.

<sup>45</sup> Il avait succédé, comme rédacteur en chef du *Pays*, dont le 1<sup>er</sup> numéro avait paru le 15 janvier 1852, à L.-A. Dessaulles, Louis Labrèche-Viger et J.-A. Hawley.

<sup>46</sup> Edmond Lareau, *Mélanges historiques et littéraires* (Montréal, 1877), 33.

<sup>47</sup> Peut-on commettre de ces anglicismes et mériter néanmoins, comme le voulait L.-O. David, le titre d'« écrivain peu ordinaire » ? (*L'Union des Deux Canadas, 1841-1867* (Montréal, 1898), 136).

<sup>48</sup> *Le Pays*, 9 juin 1853.

vaincre, un malheur qui semblait tout prêt de fondre sur la collectivité montréalaise; mais il était naturellement réservé au maire de prendre des mesures effectives de sécurité en faisant appel à la force policière et même, dans les situations extrêmes, au concours militaire, puisqu'une garnison casernait en permanence dans la ville.

C'est ce qu'avait compris et commencé déjà d'exécuter le maire Charles Wilson.<sup>49</sup> Alors âgé de quarante-cinq ans, car il était né en 1808 à Côteau-du-Lac, où son père, issu d'une famille écossaise, était douanier, ce petit homme râblé, aux gestes vifs, le visage encadré de favoris, était solidement installé dans la vie et la société montréalaises, où par sa mère, une d'Ailleboust, il se rattachait étroitement aux Canadiens français, tandis que son mariage, en 1838, avec une sœur du Dr Daniel Tracey, le fondateur du *Vindicator*, l'avait introduit dans le groupe irlandais. Grâce à son intelligence et à une activité persévérante, il avait imprimé à un commerce de quincaillerie, qu'il avait ouvert en 1834, une allure prospère. Sa fortune et ses relations lui assuraient, à lui catholique, une place éminente dans la société Saint-Patrice, fondée en 1834, à côté de l'unitarien Francis Hincks,<sup>50</sup> qui tous deux, de concert avec Lewis Thomas Drummond, avaient infusé aux Irlandais montréalais le sens de la fierté et la conscience de leur force.<sup>51</sup> Élu par acclamation maire de Montréal en 1851, puis de nouveau les deux années suivantes,<sup>52</sup> et nommé le 23 octobre 1852 membre à vie du Conseil législatif,<sup>53</sup> Wilson était à même d'exercer sur ses amis Hincks, devenu premier ministre, et Drummond, procureur général pour

<sup>49</sup> Ces renseignements sur Wilson sont tirés, à moins d'indications contraires, de la brochure *Remarks on the Deplorable Events which took place in the Haymarket Square, on the 9<sup>th</sup> June, 1853, and on the Immediate and Remote Causes thereof*, signée « A Protestant » (Montréal, 1853), in-8, 29 p.; et de J. Cléophas Lamothe, *Histoire de la Corporation de la Cité de Montréal depuis son origine jusqu'à nos jours* (Montréal, 1903), 275-277.

<sup>50</sup> John Charles Dent, *The Last Forty Years: Canada since the Union of 1841*, (2 vol., Toronto, 1881), II: 278; William Henry Atherton, *Montreal, 1535-1914*, II: 171-172.

<sup>51</sup> John Francis Maguire, *The Irish in America* (New York, 1867), 99.

<sup>52</sup> J. Douglas Borthwick, *History and Biographical Gazetteer of Montreal to the Year 1892* (Montréal, 1892), 320.

<sup>53</sup> Dent, *op. cit.*, 266.

l'Est, une influence politique qui était loin d'être sous-estimée par les adversaires du gouvernement.

Lorsque, le 24 janvier 1852, dans la salle des délibérations du conseil de ville, l'un de ses prédécesseurs à la mairie, Peter McGill, lui présenta son portrait en pied, exécuté par l'artiste québécois Théophile Hamel,<sup>54</sup> il put mesurer, si par hasard il jeta un coup d'œil rétrospectif sur les dernières années qui venaient de s'écouler, jusqu'à quel point l'opinion publique avait évolué en sa faveur depuis le 26 avril 1849, alors que la populace s'était jetée sur sa maison pour en fracasser portes et fenêtres;<sup>55</sup> mais les applaudissements lui eussent-ils permis d'être attentif à ses *Voix intérieures* qu'il eût peut-être perçu la prémonition de se défier de

la popularité, cette grande menteuse.

Quoi qu'il en soit, en aucun temps Wilson n'avait été plus proche, qu'en ce 9 juin 1853, d'éprouver, encore une fois et avec plus d'acuité que jamais, l'âpre vérité du *Sunt lacrimae rerum virgilien*.

\*

\* \* \*

Il avait cependant pris toutes les précautions indispensables pour prévenir à Montréal la répétition de la brusque flambée de violence qui venait de perturber Québec. Dès le 7 juin, il s'était concerté avec l'inspecteur de police, le colonel Ermatinger, qui avait déjà reçu des instructions du procureur général Drummond, lui enjoignant de s'entendre avec le maire pour le maintien de l'ordre, lorsque Gavazzi répèterait ses conférences à Montréal. Aussi, dès l'arrivée, le 9 au matin, de l'orateur, Ermatinger s'était-il rendu avec des agents au débarcadère pour empêcher toute agitation et accompagner le voyageur au St. Lawrence Hall.<sup>56</sup>

Dans le cours de la même journée du 9, le maire conféra encore une fois avec la police. Celle-ci avait été réorganisée en

<sup>54</sup> *Le Pays*, 26 janvier 1852.

<sup>55</sup> *Journal d'Amédée Papineau* (exemplaire dactylographié aux Archives de la Province de Québec), VI: 161.

<sup>56</sup> Déposition de Ermatinger à l'enquête du coroner (*La Minerve*, 23 juin 1853).

1851 et placée sous la coupe de l'autorité municipale. Elle comptait alors une centaine de membres. Le commissariat central avait ses bureaux au rez-de-chaussée du Marché Bonsecours, et un poste se trouvait à l'angle des rues Craig et Bleury, à quelques pas du Marché aux foins. Les agents, armés seulement de bâtons, ne recevaient que cinquante cents par jour. Aussi le recrutement des candidats aptes se faisait-il plutôt mal et souvent on en était réduit à ne se contenter de rien moins que de prisonniers arrêtés la veille ! A choix lamentable correspondait nécessairement une réputation lamentable, que la propension à boire d'un trop grand nombre ne faisait que confirmer, à telles enseignes que le conseil municipal dut frapper d'une amende de cinq livres sterling la vente à un policier de boissons alcooliques.<sup>57</sup>

Le chef de police était le frère de l'inspecteur du même corps, le capitaine Ermatinger, promu à ce grade un mois auparavant, en mai 1853.<sup>58</sup> Le maire lui demanda d'assurer, à la tête d'une cinquantaine de ses subordonnés, l'ordre public au lieu où Gavazzi prononcerait sa conférence ; la police fluviale, dix-sept ou dix-huit agents sous la direction du constable en chef O'Brien, fut priée par l'inspecteur de police de se rendre au même endroit pour prêter main-forte au détachement principal.<sup>59</sup> C'est pour la même raison que, ce jour-là encore, Charles Wilson s'aboucha avec les autorités militaires. Malheureusement les circonstances ne pouvaient se prêter plus mal à un concours efficace. En effet, le 20<sup>e</sup> régiment d'infanterie, qui tenait garnison à Montréal depuis cinq ans et à qui naturellement la ville, lieux et habitants, était devenue familière, se rembarquait précisément à cette date à Québec pour la Grande-Bretagne, sur les trois navires qui avaient amené de Gibraltar le 26<sup>e</sup> régiment écossais, destiné à le remplacer, le *Thomas Arbuthnot*, le *Joseph Somes* et le *Santipore*.<sup>60</sup> Le soir même du 9 juin, les dernières divisions du 20<sup>e</sup> régiment devaient prendre place à bord du vapeur *Québec*, duquel Gavazzi et ses amis étaient

<sup>57</sup> Lamothe, *op. cit.*, 114.

<sup>58</sup> *The Globe*, May 24, 1853.

<sup>59</sup> Déposition du colonel Ermatinger (*La Minerve*, 23 juin 1853).

<sup>60</sup> *The Morning Chronicle*, June 10, 1853.

descendus le matin, pour se rendre dans la capitale, puis de là en Angleterre. La fanfare du 26<sup>e</sup> régiment, dont une première division avait débarqué à Montréal une semaine auparavant, saluerait une dernière fois les partants à l'embarcadère.<sup>61</sup> C'étaient donc des soldats tout frais arrivés sur un sol qu'ils foulaient pour la première fois, dans une ville qui n'était encore pour eux, quelques jours auparavant seulement, qu'un nom, qui se voyaient confier la tâche délicate de rétablir l'ordre public au cas où la police locale serait impuissante à le faire ! Une centaine de soldats furent mis à la disposition des autorités municipales.<sup>62</sup>

\*

\*      \*

Le maire avait déployé une louable diligence pour réduire le plus possible, grâce à ses instructions à la police et au militaire, la marge de hasard qui entourait d'une frange d'incertitudes le résultat de la première conférence montréalaise de Gavazzi ; par un surcroît de précaution, cette conférence avait été fixée, au temple de Sion, à six heures trente du soir : elle se terminerait donc normalement avant le progrès définitif des ténèbres.<sup>63</sup>

Pourquoi le choix du temple de Sion ou Zion Church, lorsqu'il fut avéré que Gavazzi n'aurait pas licence de discourir dans une salle du Marché Bonsecours ? Sans doute l'influence de deux hommes, qui avaient des relations étroites avec l'*American and Foreign Christian Union*, fut-elle déterminante à ce moment : celle du pasteur attaché à ce temple, le révérend Henry Wilkes, qui était en outre secrétaire-correspondant de *The French Canadian Society*, patronnée par l'association protestante new-yorkaise,<sup>64</sup> et qui, en cette qualité, pensait qu'il était du « devoir des chrétiens anglais et américains d'éclairer les Canadiens français » ;<sup>65</sup> celle de John Dougall, rédacteur en chef du *Montreal*

<sup>61</sup> *The Montreal Transcript*, June 11, 1853.

<sup>62</sup> Déposition du colonel Ermatinger (*La Minerve*, 23 juin 1853).

<sup>63</sup> An Eye Witness, *The Gavazzi Riot and Outrage of 9<sup>th</sup> June*, in *Montreal*, (Montréal, 1853), 3.

<sup>64</sup> *American and Foreign Christian Union*, IV (April, 1853) : 176.

<sup>65</sup> Déclaration de Wilkes à la troisième réunion annuelle, tenue à New York le 11 mai 1852, de l'*American and Foreign Christian Union* (*Ibid.*, III (June, 1852) : 165.)

*Witness*, le principal instigateur de la venue de Gavazzi à Montréal,<sup>66</sup> qui, de presbytérien, était devenu congrégationaliste, en quittant le temple de la rue Saint-Gabriel pour Zion Church.<sup>67</sup> Ce temple s'élevait depuis 1846 sur la colline de Beaver Hall.<sup>68</sup> L'y avait précédé d'un an l'Unitarian Church; en 1851 s'ajoutait St. Andrew's Church: <sup>69</sup> ces deux derniers temples constituaient, en les joignant par une ligne idéale traversant la rue qui les séparait, Beaver Hall Terrace, la base d'un triangle isocèle que sectionnait presque parallèlement à la base la rue Lagachetière et dont le sommet était Zion Church,<sup>70</sup> situé à l'intersection des rues Radegonde et Latour.<sup>71</sup>

Bref était donc le trajet que Gavazzi avait à faire pour se rendre de son hôtel à ce temple. La grand'rue Saint-Jacques le conduisit d'abord tout droit au square des Commissaires, place rectangulaire, où se dressait, depuis environ 1815, un bâtiment qui renfermait une balance et une pompe à incendie.<sup>72</sup> Prolongeait cette place, depuis 1841, jusqu'à la côte de Beaver Hall, le Marché aux foins,<sup>73</sup> que longeait au sud-ouest la rue Radegonde, sur laquelle débouchait la rue Latour. L'Italien aperçut alors Zion Church, qui fit sur lui une agréable impression par la sobre élégance de ses lignes architecturales.<sup>74</sup>

\*

\*      \*

La chaleur torride du jour s'attardait, alanguissante, aux abords de la soirée. A peine un léger souffle de vent agitait-il les feuilles des arbres, qui mettaient une note agreste de vert tendre sur la grisaille empoussiérée d'une ville qui se reconstrui-

<sup>66</sup> J. I. Cooper, « The Early Editorial Policy of the « Montreal Witness » », dans *The Canadian Historical Association*, Report 1947, 56.

<sup>67</sup> Robert Campbell, *A History of the Scotch Presbyterian Church St. Gabriel Street, Montreal* (Montréal, 1887), 443-448.

<sup>68</sup> Wood, *The Storied Province of Quebec*, I: 549.

<sup>69</sup> *Id.*, *ibid.*, II: 732.

<sup>70</sup> Le site en est occupé aujourd'hui par l'édifice de la General Electric.

<sup>71</sup> La rue Latour fut ultérieurement absorbée par le prolongement de la rue Vitré.

<sup>72</sup> E.-Z. Massicotte, « Scènes de rues à Montréal au siècle passé », dans le *Cahier des Dix*, no 7, (Montréal, 1942), 276.

<sup>73</sup> Aujourd'hui partie nord du square Victoria.

<sup>74</sup> « *Ampia elegantissima cappella di Sionne* » (*Memorie*, 091796).

sait, et faisait-il vaciller le rayonnement calorique qui montait des toits de fer-blanc, auxquels les traits horizontaux du soleil couchant attachaient, avant la nuit proche, d'ultimes réverbérations.

Revêtu d'un habit noir et tenant à la main la valise qui contenait sa soutane et son manteau de barnabite ornés de croix tricolores, Gavazzi, en se rendant à Zion Church escorté de la théorie de ses amis, put constater, lorsqu'il traversa le square des Commissaires et le Marché aux foins, qu'une foule grossissant sans cesse avait déjà envahi les deux places.<sup>75</sup> Il était clair que le plus grand nombre venait de la rue McGill qui, en direction du sud-est, reliait le square des Commissaires au quartier irlandais de Sainte-Anne ou Griffintown, qu'un Français, Émile Chevalier, arrivé récemment <sup>76</sup> à Montréal après avoir été évincé de la rédaction du *Courrier des États-Unis*,<sup>77</sup> allait décrire dans l'un de ses romans à la Fenimore Cooper,<sup>78</sup> comme étant « un borbier infect, léproserie où grouille une population irlandaise sordide, déguenillée, fanatique, prête à tous les crimes, la honte et l'effroi de la métropole canadienne ». <sup>79</sup> La mine des individus qu'il croisa rappela sans doute à l'Italien celle de ses assaillants québécois. Mais aucune insulte ne s'éleva alors à son adresse.<sup>80</sup>

Lorsqu'il pénétra dans Zion Church, après avoir passé par le soubassement pour se revêtir de son costume de barnabite, ce

<sup>75</sup> An Eye Witness, *The Gavazzi Riot*, 3.

<sup>76</sup> *Le Pays*, 12 avril 1853, annonçait que Chevalier venait d'arriver à Montréal avec l'intention de s'y fixer. — Il y aurait un travail intéressant à écrire sur les exilés politiques français qui, à la suite du 2 décembre 1851, vinrent ou eurent la velléité, comme Ledru-Rollin et Delécluze, de venir à Montréal.

<sup>77</sup> *Le Courrier des États-Unis*, 12 mars 1853.

<sup>78</sup> François-Xavier Garneau fut enchanté de voir Chevalier s'engager dans cette voie. Il écrivait en 1854: « Quelle source de poésie que les courses et les découvertes de ces braves chasseurs qui, s'enfonçant dans les solitudes inconnues du Nouveau-Monde, bravaient les tribus barbares qui erraient dans les forêts et les savanes, sur les fleuves et les lacs de ce continent n'ayant encore ni cité, ni civilisation. Un jour sans doute, l'imagination des Français s'emparera de ce nouveau champ, comme a déjà commencé à le faire le romancier américain Cooper avec tant de succès. Ce champ nous appartient bien plus légitimement qu'à nos voisins. Je suis bien aise de voir que M. Chevalier, de la *Ruche littéraire*, a commencé à y porter ses pas. » (« Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833 », *Journal de Québec*, 23 novembre 1854).

<sup>79</sup> Emile Chevalier, *Les Derniers Iroquois* (Paris, 1867), 32.

<sup>80</sup> *The True Witness*, August 5, 1853.



qui le frappa, ce fut de remarquer que les femmes et les enfants seuls occupaient les tribunes, que gardaient ostensiblement des sentinelles improvisées, alors que les hommes s'étaient distribués dans les bancs du rez-de-chaussée. Il constata encore que tous ces hommes étaient armés.<sup>81</sup> Un autre témoin oculaire est aussi affirmatif : « ... tous ceux qui vinrent au temple étaient littéralement (...) armés de pied en cap ; on voyait sous les bancs des mousquets qui y avaient été dissimulés ; des pistolets jaillassaient, sinistrement, des poches ».<sup>82</sup> Sans doute prévoyait-on un conflit, voire un siège, car des armes supplémentaires avaient été déposées dans le soubassement du temple.<sup>83</sup> Un autre détail eût suffi à accréditer l'idée d'un assaut imminent : les volets intérieurs des fenêtres donnant sur la rue avaient été soigneusement fermés.<sup>84</sup>

Tout ce déploiement défensif n'avait pas peu contribué à rendre l'assemblée nerveuse, comme aussi à augmenter l'agitation de tout un groupe d'assistants qui étaient manifestement « saouls comme des bourriques »,<sup>85</sup> surtout lorsque se fut jointe à eux l'escorte qui accompagnait Gavazzi au temple — du moins ceux qui ne s'en étaient pas détachés pour se concerter, grand'rue Saint-Jacques vis-à-vis l'American Church, dans le dessein de prendre à revers les assaillants, s'il y avait agression sur le temple,<sup>86</sup> — de sorte que, au dire d'un témoin, jamais édifice n'avait renfermé entre ses quatre murs une semblable cohue de brutes.<sup>87</sup> Lorsque Gavazzi émergea du sous-sol pour gagner l'estrade du haut de laquelle il devait parler, l'assistance, debout, l'applaudit frénétiquement pendant deux à trois minutes. Cette ovation s'adressait à l'orateur, dont la haute stature s'enrobait dans la soutane et le manteau de l'ex-religieux, mais aussi au rescapé qui avait déployé, lors de la rixe québécoise, un courage

<sup>81</sup> *Memorie*, 091796.

<sup>82</sup> *Correspondence of the New York Daily Times*, Montreal, June 10, 1853.

<sup>83</sup> *The True Witness*, July 29, 1853.

<sup>84</sup> *Correspondence of the New York Herald*, Montreal, June 10, 1853.

<sup>85</sup> *The True Witness*, July 15, 1853.

<sup>86</sup> *Ibid.*, November 13, 1857.

<sup>87</sup> Déposition d'un nommé Bristow à l'enquête du coroner (*The True Witness*, August 5, 1853).

digne de son passé militaire, comme Gavazzi le reconnaît lui-même dans ses *Mémoires*.<sup>88</sup> En l'absence du pasteur de Zion Church, le révérend Henry Wilkes, la tâche de présenter le conférencier échut à un ministre méthodiste, le révérend John Jenkins, Anglais né à Exeter en 1813 et qui, après ses années de ministère aux Indes et à Malte, était venu en 1847 à Montréal, où son éloquence n'avait pas tardé à le faire apprécier.<sup>89</sup> L'exiguïté de sa taille aurait pu le desservir, mais cet inconvénient était amplement compensé par d'autres avantages: une régularité parfaite des traits, une complexion haute en couleur, une voix belle, flexible, aux intonations variées, mais surtout une élocution pure, châtiée, classique.<sup>90</sup> John Jenkins était alors le pasteur le plus en vue à Montréal: une série de conférences, qu'il venait de terminer et qu'il publierait sous le titre: *A Protestant's Appeal to the Douay Bible and Other Roman Catholic Standards in Defence of the Doctrines of the Reformation*, lui avaient permis de déployer ses dons d'orateur et d'attirer autour de lui un public nombreux.<sup>91</sup> On ne pouvait donc faire appel à un homme mieux approprié pour présenter Gavazzi aux Montréalais. En se déclarant partisan de la liberté religieuse et civile, du droit d'exprimer ses opinions dans un pays civilisé, Jenkins pouvait être sûr de toucher la corde sensible chez ses auditeurs, comme aussi de justifier la venue à Montréal de Gavazzi, « un étranger, un exilé, un patriote, un orateur, un homme », accentua-t-il, qui, ayant déjà bénéficié en Angleterre, en Écosse et en Irlande, de la libéralité britannique, pouvait naturellement s'attendre à retrouver chez les Montréalais « cette hospitalité qui caractérise tout homme vivant sous le gouvernement libre et éclairé de notre chère et heureuse reine ».

Gavazzi abonda dans le même sens après que les applaudissements lui eurent permis de se faire entendre: « Je me trouve dans un pays anglais, c'est-à-dire en un pays libre », affirma-t-

<sup>88</sup> « . . . salutato da fragorosissimi applausi, resi ancora più entusiastici dai fatti di Quebec. » (*Memorie*, 091796).

<sup>89</sup> Borthwick, *op. cit.*, 327.

<sup>90</sup> John Carroll, *Case, and His Contemporaries; or the Canadian Itinerants' Memorial: constituting a Biographical History of Methodism in Canada*, (5 vol., in-16, Toronto, 1870-1877), V: 41-42.

<sup>91</sup> *The Montreal Transcript*, June 2, 1853.

il en ajoutant : « Si j'eusse voulu vivre sous le despotisme et la tyrannie, je serais encore en Italie, mais désireux de vivre libre, j'ai choisi de vivre en Angleterre et j'y ai trouvé la liberté. » Ce préambule *ad conciliandos animos* fut suivi des explications que l'Italien donnait rituellement chaque fois qu'il se présentait devant un nouvel auditoire, sur son anglais déficient, sur la soutane de barnabite qu'il reprenait pour prononcer ses conférences, afin de souligner par là, non pas évidemment son passé clérical, mais uniquement le rôle patriotique qu'il avait joué, revêtu du même costume, dans la « croisade » italienne, et enfin sur le fait qu'il n'était pas « protestant », puisqu'il se rattachait à l'Église de Rome fondée non par Pierre, mais — et la distinction était pour lui capitale — par Paul : il ne lui suffisait pas de « protester » contre le pape et le papisme ! Leur « anéantissement », tel était le but qu'il proposait à son activité lorsqu'il serait de retour en Italie.

Cette perspective grandiose ayant provoqué le regain d'applaudissements qu'une telle déclaration, Gavazzi ne le savait que trop bien par son expérience de prédicant itinérant, suscitait à tout coup, en ces années d'intense agitation antipapale, chez tout contempteur de la « Prostituée de Babylone », l'orateur entra dans le vif de son sujet : *Le système papal est l'aveuglement*.<sup>92</sup> C'était déjà la troisième fois qu'il abordait ce sujet en terre canadienne : à Toronto, à Québec, enfin à Montréal. Aucun excès d'originalité, même dans l'invective ! Mais pourquoi le tribun se serait-il mis en frais d'invention oratoire, puisqu'il s'adressait à une crédulité dont l'inepte jobarderie nous confond aujourd'hui, crédulité qui prit à certains moments en Amérique, au siècle dernier, l'aspect d'une hystérie collective, comme en administre la preuve, à maintes reprises, l'ouvrage classique de Ray Allen Billington, *The Protestant Crusade ?*<sup>93</sup> Environ une demi-heure s'était écoulée depuis que Gavazzi avait franchi le seuil de Zion Church. La foule, que les rues aboutissantes déversaient dans le square des Commissaires et le Marché aux foins, n'avait cessé d'augmenter. Mais le dispositif de protection

<sup>92</sup> *The Montreal Gazette*, June 11, 1853.

<sup>93</sup> New York, 1<sup>ère</sup> édition 1938 ; 2<sup>e</sup> 1952.

publique patiemment mis en place par le maire, avait commencé de fonctionner. Peu après six heures du soir, le capitaine Ermatinger, à la tête d'un détachement comprenant la moitié de l'effectif de la police municipale, soit cinquante agents, et les dix-sept ou dix-huit hommes de la police fluviale, quittait le poste de police de la rue Craig pour se rendre à Zion Church. Tous avaient pour consigne de remplir exactement leur devoir en faisant abstraction des croyances religieuses de ceux que les circonstances mettraient en contact avec eux.

Ermatinger s'occupa d'abord d'assurer l'ordre autour du temple en n'y tolérant aucun attroupement, puis, vers sept heures, comme le flot populaire montait toujours, affluant surtout de la rue McGill, pour l'endiguer plus efficacement, il distribua ses subordonnés sur deux rangs parallèles, l'un vis-à-vis de Zion Church, l'autre à une certaine distance, face à la foule, qui déferlait sur le Marché aux foins.<sup>94</sup> Cette foule, des Irlandais pour la plupart venant en droiture de Griffintown, les articles publiés par les journaux protestants et les fanfaronnades intempérantes des « gardes de Gavazzi », l'avaient indignée. Soixante-dix policiers étaient évidemment incapables de la contenir si par hasard elle se déchaînait. Aussi le maire, qui se rappelait opportunément qu'à Québec le militaire était intervenu trop tard, s'était-il préoccupé de réclamer à temps les soldats qu'on lui avait promis. Dès six heures un quart, accompagné de l'inspecteur de police, il se présentait à la caserne de la Porte Québec,<sup>95</sup> qui donnait sur le square Dalhousie, point d'aboutissement nord de la rue Saint-Paul. Il pria l'officier commandant, le colonel Hemphill, d'autoriser la sortie du détachement qui avait été désigné pour prêter main-forte, en cette circonstance, à la police municipale. Dans la hâte qu'on mit à constituer ce peloton de soldats qui venaient de débarquer, d'autres officiers que les leurs furent choisis pour les commander. Ainsi le lieutenant-colonel George Hogarth, le capitaine Charles Cameron, les lieutenants Chuld et Robert Arthur Quartley furent-ils mis à la

<sup>94</sup> Déposition du capitaine Ermatinger (*La Minerve*, 25 juin 1853).

<sup>95</sup> Ainsi appelée à cause de sa situation dans le faubourg Québec (*The New Guide to Montreal and its Environs* (Montréal, 1851), 26).

tête d'un piquet de cent trois hommes, qui s'aligna pour se rendre où il était requis. Le bataillon s'achemina par la rue Craig ; parvenus à proximité du poste de police, les soldats s'engouffrèrent dans une petite maison préalablement retenue à cet effet, où il leur fut intimé de demeurer jusqu'à nouvel ordre.<sup>96</sup> La moitié de la troupe occupa le premier étage, l'autre moitié le rez-de-chaussée. Pour que ce déploiement militaire attirât le moins possible l'attention, on avait d'abord songé à clore les portes. Mais la température de cette chaude journée printanière empêcha qu'on le fit : les soldats, bien qu'habitué au climat de Gibraltar, eussent suffoqué dans cette touffeur ! Aussi une foule de curieux, que le mouvement de la troupe avait rapidement alertés, accourut-elle contempler les uniformes rutilants du nouveau régiment.<sup>97</sup>

Après que les soldats eurent été mis à couvert, le maire Wilson, toujours accompagné de l'inspecteur de police, prit avec lui le commandant du peloton, le lieutenant-colonel Hogarth, et gagna le square des Commissaires pour donner une première connaissance des lieux au militaire étranger. Chemin faisant, le maire demanda au colonel Hogarth : « Monsieur, s'il devenait nécessaire de faire feu — ou autres mots comportant le même sens — pourriez-vous faire en sorte qu'on ne tirât que deux ou trois coups à la fois ? », tout en faisant observer qu'il ne connaissait guère la manière de procéder en semblable occurrence. L'officier lui répondit qu'on pouvait s'y prendre de cette façon.<sup>98</sup>

La situation commençait à se gâter. La foule devenait de plus en plus remuante et d'autant plus difficile à contenir. Ce n'était rien moins que certaines propositions du conférencier qui suscitaient cette agitation. La voix tonnante de l'Italien, qui était une force de la nature, après avoir fait retentir le vaisseau de Zion Church des puissants échos de son timbre bolonais, s'épandait, par la porte ouverte, hors du temple en ondes d'une sonorité éclatante jusqu'à une distance de six cents pieds, aussi

<sup>96</sup> Déposition du lieutenant Quartley (*La Minerve*, 23 juin 1853).

<sup>97</sup> Déposition du capitaine Cameron (*ibid.*, 25 juin 1853).

<sup>98</sup> Déposition de Wilson (*ibid.*, 28 juin 1853).

loin que la maison, située à proximité du bâtiment de la pompe à incendie sur le square des Commissaires, d'un Dr MacDonnell, au témoignage de celui-ci.<sup>99</sup> Or le sujet que développait l'orateur, dont les outrances déclenchaient invariablement les applaudissements de ses auditeurs et de ses amis, était bien de nature à offenser profondément les Irlandais, objet de ses invectives.

En effet, comme à Toronto et à Québec, après avoir rapidement esquissé son thème général, Gavazzi s'en prit à une question d'une brûlante actualité, celle des écoles séparées. Tout d'abord, il tourna en ridicule l'école catholique en Italie, qui, pour former de futurs marchands, des ingénieurs, ne trouvait rien de mieux que la pratique prolongée du latin et du grec ! Pourquoi pas l'étude de l'arithmétique, de l'histoire, de la chimie ? « Parce que le clergé, répondait Gavazzi, a besoin du latin pour aveugler et dominer. Le but des autorités catholiques romaines, même dans leurs écoles, est de détruire toute lumière, toute vraie science, toute liberté d'examen. » N'en est-il pas de même en Irlande où « la classe populaire est laissée dans l'ignorance tout simplement parce que son éducation repose entre les mains des prêtres ? Est-ce que l'on dira que c'est une exagération quand j'aurai mentionné le 6 juin à Québec ? (applaudissements frénétiques) ». « Quelle est la cause, se demandait encore le tribun, de cette ignorance brutale qui est l'apanage des pauvres catholiques irlandais ? » L'orateur concédait que les fils d'Erin constituaient la nation qui ressemblait le plus aux Italiens par les dons de l'esprit et du cœur : « Pourquoi donc ce peuple si favorisé par la nature, avec un cœur ardent et un esprit aussi souple, pourquoi ce peuple est-il si ignorant, si grossier, si sauvage ? » « Tout simplement, répondait-il, parce qu'il est asservi à ses prêtres ! » La conclusion qui ressortait de ces invectives était claire : la nécessité du contrôle par l'État de l'école. « Que vous ayez, Canadiens, une Église d'État ou non, ne manquez pas d'avoir une école d'État : il appartient à l'État d'éduquer ses citoyens. Les écoles catholiques du Haut-Canada sont, dit-on, d'esprit libéral. Ne vous y trompez pas. Le système catholique ne peut pas changer. Le clergé catholique préfère

<sup>99</sup> *The True Witness*, August 5, 1853.

l'ignorance, la grossièreté et la brutalité chez ses fidèles à la civilisation éclairée des classes laborieuses protestantes. »

Comme corollaire de l'ignorance irlandaise, Gavazzi déduisait l'intolérance, révélée encore une fois par « des événements récents survenus pas très loin de Montréal » : « Je fais allusion à une certaine foule qui se rassemblait à Québec il y a trois jours. Je suppose que personne ne me contredira sur ce point ! (applaudissements). »<sup>100</sup> L'éloquence torrentielle de l'Italien ne s'interrompait, un instant, que pour laisser battre les mains et même les pieds, et fuser les approbations enthousiastes. L'auditoire, à certains moments, s'animait au point que les personnes assises derrière l'orateur, sur l'estrade — la plupart, des ministres protestants — duraient, à maintes reprises, réclamer le calme et le silence indispensables.<sup>1</sup>

\*

\*      \*

On devine l'exaspération de la foule à qui s'adressaient ces aménités ! La voix puissante de l'orateur qui portait jusqu'à elle ses tirades truffées d'insultes, les applaudissements qui en avivaient le caractère injurieux, provoquèrent tout naturellement des huées de dérision et de défi.<sup>2</sup> Chaque applaudissement à l'intérieur du temple déchaînait des vociférations à l'extérieur. On se défiait, tout comme les antiques héros d'Homère, le style en moins !

C'est à ce moment que, pour perdre le moins possible des gracieusetés qui lui étaient décochées, la foule chercha à se rapprocher du temple. Le maire arrivait alors devant Zion Church. Témoin de l'effervescence qui gagnait les deux partis, il enjoignit aux personnes qui se tenaient à proximité de l'édifice de s'éloigner.<sup>3</sup> La police, obéissant aux ordres du capitaine Erma-tinger, avait déjà amorcé l'exécution d'une mesure similaire pour écarter l'affluence de Zion Church, source de l'agitation. Les agents s'efforcèrent de faire reculer l'attroupement, qui tout

<sup>100</sup> *The Montreal Gazette*, June 11, 1853.

<sup>1</sup> *Correspondence of the New York Herald*, Montreal, June 10, 1853.

<sup>2</sup> An Eye Witness, *The Gavazzi Riot*, 4.

<sup>3</sup> Déposition de Wilson (*La Minerve*, 28 juin 1853).

d'abord céda; puis comme la police continuait à le presser et que, au même moment, les ovations qui accueillait les invectives de l'orateur, se faisaient de plus en plus bruyantes, il finit par s'emporter en se voyant repoussé par la police et finalement refusa de céder davantage du terrain. Les cris: « Chassez-le ! Chassez-le ! », évidemment à l'adresse de Gavazzi, se multipliaient. Le capitaine Ermatinger, qui en ce moment se trouvait en contact avec quelques agitateurs, entendit l'un d'eux s'écrier: « Voici notre occasion ! Ils sont peu nombreux; nous pouvons les battre ! » Lorsque Ermatinger saisit par le collet l'un des meneurs, il fut immédiatement criblé de pierres qui lui infligèrent des blessures au visage et au tronc.<sup>4</sup> Pour s'épargner le pire, il se traîna à la maison du Dr MacDonnell. Son frère, l'inspecteur de police, le colonel Ermatinger, qui avait quitté le maire pour venir à sa rescousse, ne fut pas plus heureux. D'abord assailli de coups de trique, il se saisit du bâton de l'un de ses subordonnés pour se défendre au moins à arme égale ! Mais, parvenu vis-à-vis du bâtiment de la pompe à incendie, il fut, lui aussi, la cible de cailloux; l'un des projectiles l'atteignit à une arcade sourcilière et le coup l'étourdit. Quand il revint à soi, il se trouvait chez le Dr MacDonnell, où il reconnut son frère aussi mal en point que lui.<sup>5</sup> Il était alors sept heures trente, soit dix minutes avant le coucher du soleil.<sup>6</sup> Or un auditeur, le Québécois Broomer, vraisemblablement l'un des gardes du corps de Gavazzi, qui avait l'intention de retourner à Québec durant la nuit, se leva pour sortir de Zion Church et se rendre à l'embarcadère afin de monter à bord du *Québec*, dont le départ était fixé à huit heures. Mal lui en prit, car à peine avait-il franchi le seuil du temple que des cailloux volèrent l'atteignant au visage et que deux balles perforèrent son chapeau haut de forme. Des hommes, qui étaient en faction à la porte, se hâtèrent de lui porter secours.<sup>7</sup> Lorsqu'il reparut à l'intérieur de Zion Church le visage sanglant, l'excitation de l'auditoire devint de la frénésie. La majorité des hommes fut sur pied:

---

<sup>4</sup> Déposition de capitaine Ermatinger (*ibid.*, 25 juin 1853).

<sup>5</sup> Déposition du colonel Ermatinger (*ibid.*, 23 juin 1853).

<sup>6</sup> *The Montreal Transcript*, June 16, 1853.

<sup>7</sup> *An Eye Witness, op. cit.*, 4.



n'allait-on pas attaquer le temple ?<sup>8</sup> Ces coups de feu, ces jets de pierres, ces clameurs sauvages, n'était-ce pas le prélude d'un assaut, comme à Québec ? Plusieurs vociférèrent qu'il était temps de passer à l'action, surtout ceux qui s'étaient préalablement munis d'armes en prévision de cet événement. Comme pour ajouter au tumulte, Gavazzi proposa qu'on acclamât la reine, invitation à laquelle on répondit avec élan.<sup>9</sup> Broomer fut transporté dans le soubassement.<sup>10</sup> Des auditeurs descendirent à leur tour pour ressurgir bientôt armés de fusils. A quelqu'un qui leur demandait ce qu'ils comptaient faire, ils répondirent que le temple était attaqué et qu'on allait le défendre.<sup>11</sup> Comme ils se précipitaient hors de l'édifice, des assistants les stimulaient en criant : « Feu ! Feu ! »<sup>12</sup> Ils étaient bien une centaine qui, armés de fusils, de pistolets, de bâtons et d'autres armes, se jetèrent hors de Zion Church.<sup>13</sup> Certains appartenaient à l'escorte qui avait accompagné Gavazzi de Québec à Montréal : à moitié ivres, ils tenaient enfin l'occasion de venger sur les Irlandais de Griffintown l'assaut de ceux de la rue Champlain, à Québec,<sup>14</sup> comme ils n'avaient cessé de le claironner dans les rues de la ville depuis leur arrivée. Quinze à vingt balles<sup>15</sup> jaillirent en direction de la populace encore aux prises avec la police, soit à proximité du temple, soit après qu'elle se fût mise à détalier de conserve avec les agents, qui armés seulement de bâtons n'en pouvaient mais, dans toutes les directions, à la suite des premières détonations, sur le Marché aux foins et le square des Commissaires, pour gagner les rues Saint-Jacques et McGill. Les poursuivants, déchargeant leurs armes, serraient les fuyards de près. L'un des agresseurs poussa même jusqu'à l'édifice de la pompe à incendie, où abrité il fit feu à trois ou quatre reprises.<sup>16</sup> Au cours de cette sortie deux hommes s'étaient affaîssés, frappés mortellement : James Walsh, chau-

<sup>8</sup> *The Montreal Transcript*, June 10, 1853.

<sup>9</sup> *The Montreal Gazette*, June 11, 1853.

<sup>10</sup> *An Eye Witness*, *op. cit.*, 4.

<sup>11</sup> Déposition de James Alexander (*La Minerve*, 30 juin 1853).

<sup>12</sup> Déposition de Robert Morris (*ibid.*, 28 juin 1853).

<sup>13</sup> *The Pilot*, June 10, 1853.

<sup>14</sup> *The True Witness*, August 5, 1853.

<sup>15</sup> *The Montreal Transcript*, July 18, 1853.

<sup>16</sup> Déposition de Jean-Baptiste Cinq-Mars (*La Minerve*, 2 juillet 1853).

dronnier irlandais de Griffintown, âgé d'environ vingt-deux ans, qui mourut le soir même,<sup>17</sup> et Michael Donnelly, qui expira un mois plus tard, le 11 juillet.<sup>18</sup>

\*

\*      \*

Un cyclone de vivats déferla lorsque les partisans de Gavazzi rentrèrent dans Zion Church: n'avaient-ils pas sauvé le temple d'une attaque imminente ? L'orateur lui-même les assura que leur « noble conduite » leur vaudrait les « éloges de tout le public anglais » ! Puis, reprenant le fil de sa diatribe, il poursuivit: « Si vous souffrez qu'une populace comme celle qui survint ici ce soir, en fasse à sa volonté, alors ce qui vous gouvernera, ce ne sera ni la Constitution ni le Parlement canadiens, mais les jésuites et les prêtres, car voilà bien l'origine de cet ameutement (très bien ! très bien !) ». Maintien de la liberté civile et religieuse, maintien de la liberté symbolisée par le drapeau anglais partout où il flotte, telle fut la conclusion de l'Italien avant de reprendre son siège sur l'estrade au milieu d'une ovation prolongée. D'autres vivats retentirent en l'honneur de la reine, des Québécois qui avaient assumé la garde du héros de la soirée, et enfin du sergent Lawson qui l'avait si bravement défendu à Chalmers' Church. C'est en provoquant un redoublement d'acclamations que Gavazzi exauça la requête de prononcer au même endroit, le lendemain soir, une seconde conférence, dont les thèmes seraient « l'Inquisition » et « La guerre actuelle de Rome contre le protestantisme ».<sup>19</sup>

\*

\*      \*

Lorsque l'assistance commença à sortir de Zion Church, elle vit avec une extrême surprise que le militaire s'interposait entre elle et la foule: <sup>20</sup> celle-ci, bien loin de continuer à fuir, refluaient maintenant en un ressac furieux, exaspérée qu'elle était

<sup>17</sup> *The Montreal Herald*, June 10, 1853.

<sup>18</sup> *An Eye Witness*, *op. cit.*, 5.

<sup>19</sup> *The Montreal Gazette*, June 11, 1853.

<sup>20</sup> *The Montreal Transcript*, June 10, 1853.

par le meurtre de Walsh,<sup>21</sup> pour s'aheurter à la troupe qu'on avait mandée, et dont l'apparition sur la place avait été saluée par les hurras des personnes qui se tenaient à l'entrée de Zion Church.<sup>22</sup>

Dès que le maire eut constaté que la police ne pourrait pas maîtriser l'agitation populaire, il courut quérir le détachement<sup>23</sup> qu'il avait amené à proximité une heure auparavant. Le capitaine Cameron le vit venir : Wilson témoignait, dans toute son allure, du plus complet désarroi : l'une de ses mains agitait son chapeau, tandis que son autre bras esquissait des gestes qu'on ne put interpréter qu'après qu'il fut parvenu à portée de voix : « Faites sortir les hommes ! » criait-il, ajoutant que la police cédait sous l'assaut de la populace.<sup>24</sup> Comment ne l'eût-on pas cru ? Car l'inspecteur de police arrivait à son tour pour corroborer d'une façon on ne peut plus concrète l'affirmation de son supérieur. Le chef sans chapeau, la figure ensanglantée, un bâton à la main, il surgit en clamant : « Les troupes ! Les troupes ! »<sup>25</sup> Le détachement, qu'une heure d'inaction dans un local étroit et étouffant, avait déjà énervé, se remit en marche, par la rue Craig, vers le square des Commissaires. Le groupe des badauds que sa présence avait aggloméré l'y suivit en hurlant.<sup>26</sup> Le lieutenant-colonel Hogarth disposa ses hommes sur une seule ligne. Mais le maire ne tarda pas à lui demander de la dédoubler. Hogarth fit donc aligner, avec le lieutenant Chuld, cinquante-quatre soldats qu'il plaça, tout en exigeant expressément de ne pas tirer sans ses ordres, sous le commandement du capitaine Cameron, en travers de la rue Radegonde, vis-à-vis de Zion Church et faisant face à l'Unitarian Church, qui s'élevait à quelques pas plus haut et au nord, au delà de la rue La-gauchetière ; l'autre division, quarante-neuf hommes commandés pour la première fois par le lieutenant Quartley, se déploya sur le Marché aux foins, à l'intersection des rues Craig et Rade-

---

<sup>21</sup> *The True Witness*, August 5, 1853.

<sup>22</sup> Déposition de David G. Sloane (*La Minerve*, 28 juin 1853).

<sup>23</sup> Déposition de Wilson (*ibid.*, 28 juin 1853).

<sup>24</sup> Déposition de Cameron (*ibid.*, 25 juin 1853).

<sup>25</sup> Déposition de Wilson (*ibid.*, 28 juin 1853).

<sup>26</sup> Déposition de Quartley (*ibid.*, 23 juin 1853).

gonde, le visage tourné vers la rue McGill. Les deux rangs, séparés par un intervalle d'environ cent cinquante pieds, étaient donc placés dos à dos.<sup>27</sup> Les soldats demeurèrent à l'attitude au repos de huit heures à environ huit heures trente.

A ce moment il y eut comme une recrudescence d'agitation dans la foule, en dépit de la présence du militaire. Elle coïncidait avec la sortie de Zion Church des auditeurs de Gavazzi, qui, étonnés de l'aspect insolite qu'avait pris, à deux heures d'intervalle, la place adjacente, s'attardaient, par centaines, en face du temple, ne sachant trop quelle direction prendre. Trois coups de feu claquèrent alors tout près du rédacteur en chef du *Montreal Transcript*, qui venait, lui aussi, d'assister à la conférence. Effrayé et prévoyant le pire, il courut se réfugier dans la maison la plus proche, celle du Dr MacDonnell. D'autres eussent souhaité l'y suivre. Les femmes, criant de frayeur, cherchaient où se garer; quelques personnes se jetèrent sur le pavé pour éviter le plomb meurtrier; plusieurs enfilèrent les rues avoisinantes ou fuyaient droit devant soi sur la hauteur de Beaver Hill Terrace.<sup>28</sup> Cette course éperdue n'empêcha pas, hélas! la mort d'aller encore plus vite et de foudroyer quelques-uns des fuyards, de par une manœuvre fatale des soldats qui avaient été, ô ironie des choses, requis pour protéger l'ordre public.

Les trois coups de feu qui avaient été tirés du sein de la foule sortant de Zion Church, et dont l'une des balles frôla la tête du capitaine Cameron, tandis que les deux autres passaient aux deux extrémités de la ligne,<sup>29</sup> n'étaient que le prologue de la tragédie qui suivit. En effet, le lieutenant-colonel Hogarth, qui se trouvait entre les deux rangs de soldats, vit alors accourir, venant du secteur du Marché aux foins, une tourbe qui s'élançait, hurlante, dans sa direction. Certains déchargeaient leurs armes.<sup>30</sup> D'autres brandissaient des bâtons.<sup>31</sup> La plupart faisaient partie du groupe qui s'était con-

---

<sup>27</sup> Dépositions de Hogarth, Quartley et Cameron (*ibid.*, 23 et 25 juin 1853).

<sup>28</sup> *The Montreal Transcript*, June 10, 1853.

<sup>29</sup> Déposition de Cameron (*La Minerve*, 25 juin 1853).

<sup>30</sup> Déposition de Hogarth (*ibid.*, 23 juin 1853).

<sup>31</sup> Déposition de Quartley (*ibid.*, 23 juin 1853).

certé pour prendre à revers les Irlandais qui attaqueraient le temple durant la conférence. L'assaut prévu n'ayant pas eu lieu, ils avaient jugé inutile de s'attarder davantage grand'rue Saint-Jacques, au voisinage de l'American Church, et transportés par leur facile succès comme par l'alcool absorbé généreusement, ils donnaient libre cours à leur jubilation par des clameurs et des coups de feu !<sup>32</sup> On devine l'effroi causé sur tous ceux qui virent s'avancer vers eux cette cohue dont le tumulte était ponctué de décharges d'armes à feu. Le maire Wilson, sur les épaules de qui reposait l'écrasante responsabilité de l'ordre public, mais dont la résistance nerveuse était, on l'a vu, en déroute, fut repris d'un tel désarroi, qu'il recourut d'emblée aux moyens extrêmes. Il avait eu la précaution de se munir du texte de la *Loi contre les attroupements* ou *Riot Act*, ainsi libellé : « Notre Souveraine Dame la Reine enjoint et commande à tous ceux qui sont ici présents de se disperser immédiatement et de retourner paisiblement à leurs domiciles ou à leurs occupations légitimes, sous peine d'être déclarés coupables d'une infraction à la Loi, promulguée la première année du règne de Georges 1<sup>er</sup>, contre les attroupements tumultueux et séditieux. Dieu sauve la Reine ! »<sup>33</sup>

Wilson se trouvait alors cerné par la foule, et à peu de distance de Quartley, qui commandait la division faisant face à la rue McGill. « Retirez-vous ! Retirez-vous ! Dispersez-vous ! Dispersez-vous ! » ne cessait-il de clamer à ceux qui le pressaient de toutes parts. « Si vous n'obéissez pas, je vais lire l'acte des émeutes (*sic*) ! » Lorsque quelqu'un lui cria, en lui désignant le bâtiment de la pompe à incendie : « Voyez, M. le Maire, ils s'entretuent ! », qu'il eut effectivement entendu deux ou trois coups de feu partis de ce point,<sup>34</sup> et que, courant à Quartley, il lui eut signalé la tourbe, très dangereuse selon lui, qui progressait rapidement vers eux, Wilson estima qu'il n'y avait plus de temps à perdre, qu'il fallait en venir aux sommations légales pour — au cas où la situation n'eût pas

---

<sup>32</sup> *The True Witness*, November 13, 1857.

<sup>33</sup> Cité par *The Encyclopaedia Britannica*, s. v. *riot*.

<sup>34</sup> Déposition de Wilson (*La Minerve*, 28 juin 1853).

changé — recourir purement et simplement à la force. Il déploya donc son texte, qu'il lut avec une hâte extrême. Il avait à peine terminé sa lecture bafouillante que les mots: « Feu ! Feu ! » retentirent.<sup>35</sup> Aussitôt, si l'on en croit ce que déclara Quartley — qui, répétons-le, commandait en la circonstance, des soldats qui n'appartenaient pas à sa compagnie<sup>36</sup> — à Hogarth,<sup>37</sup> le fantassin qui se trouvait à proximité du maire, à l'extrémité du rang, ouvrit le feu et les autres soldats l'imitèrent. Hogarth, qui s'était posté entre les deux lignes pour mieux se rendre compte de la situation, abasourdi qu'on eût tiré sans son commandement exprès, bondit vers les soldats de Quartley en leur criant de toute la force de ses poumons de cesser le feu,<sup>38</sup> mais bien en vain, car sa voix fut couverte par le crépitement de la fusillade,<sup>39</sup> que suivit, à quelques instants d'intervalle, un second feu de salve exécuté, cette fois, par l'autre division.

Ces soldats, sous les ordres du capitaine Cameron, eussent dû être pourvus de nerfs d'acier pour ne pas alors manifester quelque fébrilité ! Car les balles tirées par la populace qui accourait du Marché aux foins leur sifflèrent aux oreilles;<sup>40</sup> or ils ne pouvaient voir d'où elles venaient, car l'on sait qu'ils tournaient le dos à cette foule et à leurs camarades de la première division. Mais ils perçurent, pour la bonne raison que cette fois ils émanaient de la foule qui se trouvait devant eux,

---

<sup>35</sup> Nous sommes arrivé au point le plus délicat de cette affaire. Wilson affirma à l'enquête du coroner que, près de terminer la lecture de son texte, il entendit les mots: « Feu ! Feu ! » (*La Minerve*, 28 juin 1853); en revanche, Quartley témoigna que le maire, sa lecture finie, s'était tourné vers ses soldats et avait ordonné: « Feu ! au nom de la Reine, Feu ! » (*ibid.*, 23 juin 1853). Quartley répéta à son supérieur hiérarchique, le lieutenant-colonel Hogarth, que le maire avait crié: « Feu ! Feu ! Il n'y a pas de temps à perdre ! » (Déposition de Hogarth, *ibid.*, 23 juin 1853). Chacun resta sur ses positions: Wilson soutint toujours de la façon la plus solennelle qu'il n'avait pas donné l'ordre de tirer; Quartley, que ses soldats avaient reçu du maire l'ordre de tirer ! — Quoi qu'il en soit, Hogarth fit remarquer que les commandements, en pareil cas, s'énoncent par les mots: « Ready ! Present ! » (*ibid.*, 23 juin 1853).

<sup>36</sup> Déposition de Quartley (*ibid.*, 23 juin 1853).

<sup>37</sup> Déposition de Hogarth (*ibid.*, 23 juin 1853).

<sup>38</sup> *Id.*, *ibid.*

<sup>39</sup> Déposition de Quartley (*ibid.*, 23 juin 1853).

<sup>40</sup> Déposition de Cameron (*ibid.*, 25 juin 1853).

les trois coups de feu qui, comme les précédents, frôlèrent leurs têtes. Aussi, comme en écho à la fusillade de la division inférieure, jaillit, foudroyante, une seconde décharge : la ligne venait de tirer. Le capitaine Cameron, qui avait pris place devant ses subordonnés, au péril de sa vie, releva d'une main nerveuse, du moins ceux qu'il put atteindre, les fusils dont les coups portèrent en l'air,<sup>41</sup> alors que d'autres balles lui passaient sous les bras ou juste au-dessus de la tête.<sup>42</sup>

Trop tard désormais sonna la trompette, sur l'ordre de Hogarth, car le feu des deux divisions avait cessé de lui-même, comme trop tardives les objurgations de Wilson accourant et s'écriant : « Arrêtez ! Arrêtez ! Assez ! Assez ! »<sup>43</sup>

\*

\*      \*

Les ténèbres étaient venues. Elles estompaient le lugubre spectacle qui avait succédé aux deux salves meurtrières. Mais elles n'empêchaient pas d'entendre les cris déchirants des blessés et les plaintes lamentables des mourants. On procéda à l'inventaire des victimes : plus d'une demi-douzaine de morts, une cinquantaine de blessés, dont quelques-uns, très grièvement atteints, allaient succomber durant les jours suivants.<sup>44</sup> C'était, pour la majorité, des protestants,<sup>45</sup> et cette proportion n'a rien qui doive étonner, si l'on remarque que le militaire fit feu d'abord sur le groupe des partisans de Gavazzi survenant du secteur sud du Marché aux foins, puis sur la foule des auditeurs qui avaient assisté à la conférence de l'Italien, et qui n'avaient pas eu le temps de trouver où s'abriter des projectiles meurtriers. Comme à Québec, les Canadiens français s'étaient abstenus de participer à la bagarre ; du moins aucun des leurs ne se trouva parmi les victimes.<sup>46</sup>

<sup>41</sup> *Id.*, *ibid.*

<sup>42</sup> Déposition de Hogarth (*ibid.*, 23 juin 1853).

<sup>43</sup> *Id.*, *ibid.*

<sup>44</sup> Liste des morts et des blessés graves dans *The Montreal Herald*, June 10, 1853.

<sup>45</sup> *The True Witness*, July 15, 1853.

<sup>46</sup> C'est donc faute de connaître exactement le déroulement des événements du 9 juin 1853 que, dans un ouvrage du reste remarquable par une documentation presque toujours du meilleur aloi et par la vivacité de l'écri-

Gavazzi n'avait pas encore quitté Zion Church quand éclata la fusillade. Sa diatribe terminée, il était descendu au soubassement pour déposer le costume qui constituait l'élément certes le plus pittoresque de sa panoplie oratoire. Il s'attardait à échanger avec des amis ses impressions sur les derniers incidents, lorsque retentirent les détonations, familières à ses oreilles d'aumônier militaire de la « croisade » italienne et de l'armée garibaldienne. Son premier mouvement fut de sortir aussitôt pour se rendre compte de ce qui se passait, mais on l'en empêcha :<sup>47</sup> il eût été périlleux à l'Italien de cheminer sans escorte. Aussi le lieutenant-colonel Hogarth désigna-t-il la division du capitaine Cameron pour l'accompagner à son hôtel. Ayant donc confié la valise qui contenait sa soutane et son manteau à quelqu'un qui s'offrait de la meilleure grâce du monde à la porter,<sup>48</sup> Gavazzi se rendit, au milieu d'un double rang de cinquante soldats, à St. Lawrence Hall, où un piquet demeura en faction la majeure partie de la nuit. Le capitaine Cameron, puis, à partir d'une heure trente du matin, le lieutenant Chuld avec vingt-cinq hommes, se partagèrent la responsabilité de cette surveillance.<sup>49</sup> Le maire, qui s'était joint au groupe qui escorta le conférencier jusqu'à son hôtel, fut également l'objet de mesures de sécurité : un détachement d'une vingtaine de soldats commandés par le capitaine Quartley assura la protection de sa maison pendant le reste de la nuit fatale, jusqu'à quatre heures trente du matin.<sup>50</sup> Enfin, un renfort de cent hommes, sous le commandement du capitaine Carey, monta la faction à Zion Church, après avoir fait la patrouille du Marché aux foins.<sup>51</sup>

\*

\*      \*

---

ture, M. Giorgi Spini, professeur à l'université de Messine, après avoir mentionné la « zuffa violenta » de Québec, écrit que cette « mêlée violente » « a Montréal diviene addirittura tumulto sanguinoso, tra i franco-canadesi e la truppa inglese » (*Risorgimento e Protestanti* (Naples, 1956), 324).

<sup>47</sup> Gavazzi, *Memorie*, 091797.

<sup>48</sup> *Id.*, *ibid.*, 091800.

<sup>49</sup> Déposition de Cameron (*La Minerve*, 25 juin 1853).

<sup>50</sup> Déposition de Quartley (*ibid.*, 23 juin 1853).

<sup>51</sup> Déposition de Hogarth (*ibid.*, 23 juin 1853).



Le lendemain, vendredi, Amédée Papineau consignait la notation suivante sur son journal: « Aujourd'hui, l'agitation et l'excitation sont extrêmes dans toutes les classes de la population. »<sup>52</sup> D'autres plumes corroboraient cette observation: « L'émotion durant la nuit et ce matin était intense », écrivait le correspondant d'un journal new-yorkais.<sup>53</sup> « Tous ceux avec qui nous avons lié conversation, affirmait un autre journaliste, étaient profondément étonnés et indignés de ce qu'ils considèrent comme la fusillade inexplicable des troupes. »<sup>54</sup> « C'est une chose affreuse, témoignait un troisième journaliste, que des personnes qui se rendaient paisiblement au temple, subissent non seulement les insultes et les outrages d'une populace, mais même, retournant à leurs foyers, le feu des troupes de Sa Majesté ! »<sup>55</sup> A cette effervescence des esprits correspondait l'ordre extérieur: on eût dit que la ville était frappée de stupeur. A l'animation des rues, extrême la veille, avait succédé un morne silence, car chacun se terrait chez soi. D'ailleurs la troupe continuait sa surveillance: « Au moment où nous écrivons, affirmait un quatrième journaliste, tout est calme en ville. Un fort piquet de soldats du 26<sup>e</sup> régiment monte la garde au St. Lawrence Hall et à la demeure du maire, tandis que l'artillerie à cheval fait la patrouille des rues. »<sup>56</sup>

Devant une telle situation on eût pu croire qu'il ne serait plus question d'une seconde conférence de Gavazzi. Au contraire, ses partisans ne désarmaient pas. Le 10 juin, en effet, la causerie promise la veille, à Zion Church, était confirmée dans les journaux.<sup>57</sup> Mais ne fallait-il pas en reconsidérer l'opportunité? Un groupe de citoyens, invités par des affiches placardées dans les rues, se réunit, le 10, à une heure de relevée, au St. George's Hall, grand rue Saint-Jacques, pour en délibérer. Quatre cents personnes étaient présentes. Le président déclara qu'une députation s'était déjà rendue à l'hôtel

<sup>52</sup> *Journal d'A. Papineau*, VII: 193.

<sup>53</sup> *Correspondence of the New York Daily Times*, Montreal, June 10, 1853.

<sup>54</sup> *The Pilot*, June 10, 1853.

<sup>55</sup> *The Montreal Transcript*, June 10, 1853.

<sup>56</sup> *The Montreal Herald*, June 10, 1853.

<sup>57</sup> *The Montreal Transcript*, June 10, 1853.

de ville pour savoir quelles mesures avaient été prises par le conseil municipal ? Celui-ci avait répondu, à l'issue d'une séance extraordinaire, que si une conférence avait lieu, le conseil municipal ferait tout en son pouvoir pour maintenir la paix, mais qu'il était incapable de garantir que ses efforts, en ce sens, seraient efficaces. Ayant pris connaissance de ce texte, l'assemblée du St. George's Hall ne laissa pas, par la voix de quelques-uns de ses membres, d'exprimer son indignation. Un citoyen affirma qu'il quitterait Montréal plutôt que de continuer à résider dans une ville qui ne tolérerait pas la liberté d'opinion. Un autre soutint que, si c'était nécessaire, il fallait recourir à la force pour maintenir le principe de la libre discussion : de toute façon il fallait agir et ne plus se laisser abattre à coup de fusil, comme des chiens, dans les rues. Joseph Doutre, en sa qualité de Canadien français, désapprouvait la bagarre sanglante qui venait d'avoir lieu comme d'ailleurs ses compatriotes qui s'étaient gardés, ainsi que « les Irlandais catholiques respectables »,<sup>58</sup> d'intervenir dans l'affaire. Un quatrième assistant fut d'avis que le maire devait assurer, par des mesures efficaces, la protection des citoyens ou démissionner ; il conclut en affirmant que Charles Wilson, ayant manqué à son devoir, ne pouvait plus exercer la charge qui lui avait été confiée. Le révérend John Jenkins fit alors part à la réunion qu'il s'était rendu auprès de Gavazzi : ayant lu la lettre municipale et en ayant remarqué la rédaction ambiguë, l'Italien était d'avis qu'il fallait écarter les risques d'une nouvelle échauffourée en supprimant la conférence annoncée. L'assemblée, unanimement, se récria contre une telle décision ; finalement, après une discussion fort animée, une seconde députation fut dépêchée vers l'ex-barnabite qui, dans sa réponse, se déclarait prêt à complaire aux vœux de ses amis, mais que, dans l'intérêt général, il fallait qu'on l'assurât du maintien de la paix publique ; de plus, sa présence était requise à New York le dimanche suivant, 12 juin.<sup>59</sup>

<sup>58</sup> Cette discrimination allait attirer à Doutre « peu de sympathie » de la part des Irlandais du district de Salaberry lors des premières élections du conseil législatif en 1856 (*The Witness*, September 26, 1856).

<sup>59</sup> Il n'est pas exclu que, s'étant tiré encore une fois sain et sauf d'une affaire qui eût pu lui être fatale, l'Italien n'était pas fâché de s'éloigner le plus tôt possible d'une ville où, comme à Québec, sa présence se

Toutefois Gavazzi n'enlevait pas tout espoir à ses partisans montréalais: il promettait de revenir plus tard prononcer la conférence si impatientement attendue. L'assemblée dut se rendre à ces raisons,<sup>60</sup> mais avant de se disperser, elle établit, pour veiller à la défense de ses intérêts, un *comité de vigilance*.<sup>61</sup>

Ce n'est donc pas précisément grâce à « la sage modération des protestants et du père Gavazzi »,<sup>62</sup> comme le voulait croire Amédée Papineau, que les Montréalais durent se résoudre à ne plus entendre discourir le trop célèbre Italien, qui ne songea plus qu'à quitter la ville. A toutes les raisons personnelles qui l'incitaient au départ s'ajoutait encore la nécessité de faire traiter Paoli, dont l'état lui inspirait de sérieuses inquiétudes.<sup>63</sup> A cinq heures du matin, le samedi 11 juin, l'ex-barnabite, sans avoir récupéré la valise qui renfermait sa soutane,<sup>64</sup> franchit, en soutenant dans ses bras Paoli, le seuil de St. Lawrence Hall: il sortit, non par la porte principale, « sans cesse épiée par la racaille »,<sup>65</sup> mais par une porte donnant sur l'arrière-cour, puis monta dans un fiacre fermé qui le transporta au quai, où il s'embarqua à bord du bateau traversier *Iron Duke*.<sup>66</sup> A Laprairie il prit place dans une voiture du chemin de fer du Lac Champlain et du Saint-Laurent, ouvert au trafic depuis 1836:<sup>67</sup> depuis le 30 mai 1853, les voyageurs qui avaient traversé à six ou sept heures du matin, pouvaient, une fois parvenus à Burlington, prendre un autre train qui les déposait à New York le soir même.<sup>68</sup> C'est ainsi que Gavazzi arrivait à destination

---

révélaient indésirable pour une partie de la population. Deux ans plus tard, devant un auditoire anglais, il remerciait Dieu de l'avoir sauvé dans tant de dangers: « My Divine Saviour has preserved my life on ten battle-fields; my Divine Saviour has protected me against the French in the trenches of Rome; He has preserved me in the tempest of the ocean; He has saved me from the hands of the fanatical Romish Catholics in Canada. » (Gavazzi, *The Evangelization of Italy. A Sermon* (Londres, 1855), 16.

<sup>60</sup> Nous avons donné l'essentiel du compte rendu de *The Montreal Gazette*, June 11, 1853.

<sup>61</sup> *Ibid.*, August 29, 1853.

<sup>62</sup> *Journal d'A. Papineau*, VII: 194.

<sup>63</sup> Gavazzi, *Memorie*, 091799.

<sup>64</sup> *Id.*, *ibid.*, 091800.

<sup>65</sup> *Id.*, *ibid.*, 091801.

<sup>66</sup> Atherton, *Montreal, 1535-1914*, II: 171.

<sup>67</sup> John Murray Gibbon, *Our Old Montreal* (Toronto, 1947), 139.

<sup>68</sup> *The Montreal Transcript*, May 28, 1853.

dans la soirée du 11 juin. Les journaux étaient pleins de la relation des événements survenus à Québec et à Montréal: <sup>69</sup> comme le signalait, le 10 juin, un reporter new-yorkais, le télégraphe n'avait cessé pendant deux jours d'en transmettre les détails.<sup>70</sup> L'Italien constata que sa popularité s'était encore accrue aux Etats-Unis depuis son départ pour le Canada, et c'est un comité enthousiaste qui l'accueillit à New York.<sup>71</sup> Il y reprit ses conférences. Il reparut devant le public américain revêtu d'une nouvelle soutane qu'un comité de dames lui avait offerte, pour remplacer celle qu'on lui avait dérobée en abusant de sa confiance à Montréal, dans une valise d'une texture si robuste que trente années de voyages sur les deux continents n'en avaient pas encore entamé la solidité au moment où, désormais fixé à Rome, Gavazzi rédigeait son autobiographie.<sup>72</sup>

\*

\*      \*

« Encore une date malheureuse à inscrire dans les annales de notre histoire », <sup>73</sup> se lamentait un Montréalais lors du départ de l'Italien, dont le passage se soldait par « la mort et le deuil et de graves affaires à démêler » <sup>74</sup> entre concitoyens. Le plus grave était certes de déterminer qui était responsable de la tragédie qui endeuillait la ville. On n'avait pas tardé à en incriminer principalement le maire. « Je n'ai pas trouvé, écrivait dès le 10 juin le correspondant précité d'un journal new-yorkais, un seul apologiste de Wilson; il est publiquement accusé de meurtre. » <sup>75</sup> « Qu'il eût ordonné aux soldats de faire feu fut attesté comme un fait dont on ne pouvait nier l'évidence; et si on ne le soutint pas ouvertement, on insinua, au moins indirectement, qu'en agissant ainsi, il était mû par des motifs d'antipathie confessionnelle. » <sup>76</sup>

<sup>69</sup> Gavazzi, *Memorie*, 091801.

<sup>70</sup> *The New York Daily Times*, June 10, 1853.

<sup>71</sup> Billington, *The Protestant Crusade*, 304.

<sup>72</sup> *Memorie*, 091801.

<sup>73</sup> *La Minerve*, 11 juin 1853.

<sup>74</sup> *Ibid.*, 14 juin 1853.

<sup>75</sup> *Correspondence of the New York Daily Times*, Montreal, June 10, 1853.

<sup>76</sup> *The True Witness*, July 15, 1853.

Pour Amédée Papineau, cela ne faisait pas de doute. Après avoir affirmé, comme allant de soi, que le maire « prit sur lui de faire avancer les troupes stationnées sur la Place et de leur faire ordonner de faire feu sur le peuple », il croyait — du moins l'écrivait-il — que « cette boucherie » était le « fruit (...) du fanatisme et de l'intolérance en religion dite chrétienne ». <sup>77</sup> Pénétré d'une conviction pareillement ferme, un journaliste résuma la question en une phrase lapidaire: « Des protestants sans défense avaient été massacrés par un maire papiste atteint de la rage. » <sup>78</sup>

Après Charles Wilson, après la tête dans laquelle avait germé l'horrible dessein, venait en second lieu, dans l'exécution publique, le bras, ou l'instrument du massacre, en l'occurrence le 26<sup>e</sup> régiment. Deux semaines ne s'étaient pas écoulées depuis son arrivée à Montréal que déjà l'on exigeait son transfert et son remplacement par le 54<sup>e</sup> régiment, qui était alors en garnison à Kingston. <sup>79</sup> Les incidents se multiplièrent entre les citoyens et les soldats, s'aggravant au point que l'on pouvait craindre, à moins du retrait du corps de troupes devenu extrêmement impopulaire, de sérieuses « collisions ». <sup>80</sup>

Enfin les Irlandais étaient tenus par leurs adversaires comme partageant, en troisième lieu, la responsabilité du « 9 juin », de « la Saint-Barthélemy montréalaise », comme n'hésitait pas à l'appeler la *Montreal Gazette*, particulièrement acharnée. <sup>81</sup> Emile Chevalier, qui ne nourrissait aucune tendresse, on l'a vu, à l'endroit des habitants de Griffintown, sans un mot de blâme pour l'Italien dont le sectarisme avait allumé cette flambée de violence, sans le moindre reproche aux « gardes de Gavazzi » qui, après avoir fait feu sur la foule, s'étaient hâtés, tout en se félicitant hautement d'avoir « pris leur revanche sur les papistes », de quitter Montréal la nuit même pour se rendre, par voie de terre, aux Trois-Rivières et là s'embarquer à destina-

<sup>77</sup> *Journal d'A. Papineau*, VII: 193.

<sup>78</sup> « Defenceless Protestants had been massacred by a rabid Popish Mayor » (Cité par *The True Witness*, July 15, 1853).

<sup>79</sup> *The Montreal Gazette*, June 20, 1853.

<sup>80</sup> *Ibid.*, August 17, 1853.

<sup>81</sup> *The True Witness*, July 15, 1853.

tion de Québec,<sup>82</sup> profita de l'occasion pour commettre dans un recueil récemment fondé, tout en faisant le bon apôtre, lui le républicain anticlérical à la Hugo, quelques lignes papelardes : « Nous ne craignons pas, nous catholiques romains, de flétrir, au nom de la religion catholique romaine, l'infâme conduite de quelques insensés envers le père Gavazzi (...). Plaignons les victimes, mais plaignons encore plus ces fanatiques dont l'esprit d'intolérance a plongé dans le deuil et les larmes quantité d'honorables familles. »<sup>83</sup>

\*

\*        \*

Il faut bien admettre que, au moment où écrivait Chevalier, des « fanatiques » semblaient prendre à tâche d'avérer l'accusation que l'on étendait à l'ensemble du groupe ethnique auquel ils appartenaient. En effet, des personnes furent sauvagement battues dans Griffintown, dont les rues multipliaient les guets-apens.<sup>84</sup> Durant la nuit du 12 au 13 juin deux temples protestants situés dans ce quartier, The Wesleyan Chapel et St. Stephen's, eurent leurs carreaux brisés à coups de pierres.<sup>85</sup> Exactement un mois plus tard, le 12 juillet, anniversaire orangiste, d'autres attentats eurent lieu sur des citoyens traversant le même secteur.<sup>86</sup> On ripostait par des actes de vandalisme à d'autres actes de vandalisme ! Le 2 août au matin, le portrait en pied, offert à Wilson en janvier 1852 pour être appendu dans la salle du conseil municipal, fut trouvé décapité : un trou, pratiqué probablement à l'aide d'un rasoir assujetti à l'extrémité d'un bâton ou d'une canne, béait dans la toile à la place du chef wilsonien ! Le 18 du même mois, le portrait d'un pré-décèsseur de Wilson, Peter McGill, subissait un sort analogue.<sup>87</sup> Des chenapans ravivaient les plus mauvais souvenirs de 1849.

<sup>82</sup> *Correspondence* signée « A Catholic » dans *The True Witness*, June 24, 1853.

<sup>83</sup> *La Ruche littéraire*, I (1853) : 300.

<sup>84</sup> *The Montreal Gazette*, June 13, 1853.

<sup>85</sup> *Ibid.*, June 14, 1853.

<sup>86</sup> *The Montreal Transcript*, July 14, 1853.

<sup>87</sup> Armand Yon, « L'Apostat Gavazzi au Canada », dans *Le Canada français*, XXVI (décembre 1938), 346; Massicotte, « Le Marché Bonsecours », dans *Canadiana*, 29.

La crainte d'attentats possibles terrorisait les gens paisibles, comme le constata un étranger de passage dans la ville à la fin du mois de juin.<sup>88</sup> Deux mois après, « les malheureuses affaires » que les Montréalais devaient « à l'apparition de Gavazzi » parmi eux, « assombriss (aient) encore tous les fronts ».<sup>89</sup>

\*

\*      \*

Cette situation, préoccupante pour bien des citoyens, prenait un caractère infiniment plus grave quand ils l'envisageaient en qualité de Canadiens, quand du plan municipal ils haussaient leur regard au plan national. En effet, l'acharnement à accuser Wilson du meurtre de concitoyens protestants s'expliquait en partie par les liens d'amitié qui le liaient à Hincks et à Drummond. En atteignant le maire de Montréal, on voulait atteindre le gouvernement, dont la politique semblait à George Brown et à ses partisans être « sous la coupe de la prépondérance catholique romaine du Canada français ».<sup>90</sup> Le 14 juin *An Act supplementary to the Common School Act for Upper Canada* avait été voté par le parlement. C'était une victoire pour les catholiques du Haut-Canada et pour leur chef, Mgr Armand-François-Marie de Charbonnel, évêque de Toronto.<sup>91</sup> Quelques jours auparavant, le « 6 juin » québécois et le « 9 juin » montréalais avaient exacerbé les passions raciales et religieuses, déjà émues par les discussions parlementaires. « Nul autre enchaînement d'événements n'aurait pu avoir démontré d'une façon aussi saisissante, à l'opinion publique surexcitée, le bien-fondé de la croisade de Brown contre la domination catholique romaine du Canada-Est. »<sup>92</sup> Aussi bien est-il difficile de croire que c'est par une simple coïncidence que le même jour, 23 juin, la *Montreal Gazette* et le *Globe* de Toronto proposèrent la formation d'une « ligue

<sup>88</sup> Vicuña Mackenna, *Obras completas...*, I: 194.

<sup>89</sup> *Le Pays*, 6 août 1853.

<sup>90</sup> John Bourinot, *Lord Elgin*, Coll. The Makers of Canada (Toronto, 1906), 125.

<sup>91</sup> Franklin A. Walker, *Catholic Education and Politics in Upper Canada* (Toronto, 1955), 133-139.

<sup>92</sup> Creighton, *John A. Macdonald*, I: 195.

protestante ». <sup>93</sup> John Lowe et Brown Chamberlin, les directeurs du journal montréalais, n'étaient évidemment que l'écho de George Brown, <sup>94</sup> qui s'imposait comme le leader incontesté, au parlement et dans le journalisme, du pendant canadien de la « croisade protestante », reprise avec une virulence accrue, précisément à la même époque aux Etats-Unis, par les Know-Nothings contre les catholiques américains. <sup>95</sup> Après avoir affirmé que « tout le monde est d'accord qu'essayer de préserver l'union avec les catholiques, de se les concilier, de flatter leurs opinions, de leur accorder des privilèges, est aussi imprudent et impolitique que mauvais en principe », parce que « les catholiques, tout en professant de l'amitié pour leurs alliés politiques, n'ont rien de semblable dans le cœur et qu'à la moindre provocation ils déploient contre ces alliés une férocité toute catholique romaine », Brown déplorait les concessions récentes du gouvernement, surtout la loi du 14 juin : « On a accordé les écoles séparées; bientôt de nouveaux privilèges, de nouveaux avantages seront demandés et accordés, tandis que de nouvelles attaques menacent le système entier dans un avenir peu éloigné. » Les événements survenus depuis peu à Québec et à Montréal ne sont-ils pas révélateurs à cet égard ? « Peu satisfaits de ces demandes extraordinaires, les catholiques romains ont pratiquement décidé qu'à l'avenir, dans le Bas-Canada, il ne sera plus permis aux protestants de prêcher contre l'Eglise romaine. Ils parlent bien du droit de discussion, mais c'est après avoir chassé l'homme qui les attaquait et avoir fait de l'intimidation au moyen de la violence. » « Dans quelle situation sommes-nous maintenant ? » se demandait alors Brown : « Les protestants de Québec et de Montréal oseraient-ils inviter de nouveau Gavazzi à faire des conférences dans leurs villes ? Non ! Ou s'ils le faisaient, ce serait avec la certitude qu'ils y risqueraient

<sup>93</sup> Gavazzi avait tout à fait raison de déclarer à Belfast un an plus tard : « I left after me in Canada the greatest and strongest union among all Protestant denominations to fight their common enemy. » (*The Banner of Ulster*, May 13, 1854).

<sup>94</sup> M. Careless écrit que Brown proposa effectivement une « alliance » à Lowe et à Chamberlin tout probablement durant l'été de 1853 (J.M.S. Careless, *Brown of the Globe*. Vol. I: *The Voice of Upper Canada, 1818-1859* (Toronto, 1959), 341, n. 20 du chap. 6.)

<sup>95</sup> Cf. Billington, *The Protestant Crusade*, 380-397.



leur vie et leurs biens. » La conclusion que Brown tirait de ces données pour ses lecteurs était celle-ci : « Les catholiques ayant commencé la guerre, il faut qu'ils en subissent les conséquences. » Que les protestants s'unissent, qu'« au moyen des élections, des programmes politiques et de la presse, ils forment une majorité de législateurs qui voudront maintenir les droits de toutes les Eglises à jouir de la liberté de conscience et abolir les privilèges particuliers qu'une secte peut posséder de préférence aux autres. »<sup>96</sup>

Donc coalition protestante<sup>97</sup> pour faire triompher les idéaux que Brown défendait avec toute l'énergie dont il était capable au parlement et dans la presse : le *Voluntarist*, l'adepte du *Free Church of Scotland* exigeait la séparation absolue des Églises et de l'État, avec toutes les conséquences qui en découlaient, programme qu'il n'avait cessé de soutenir depuis deux ans d'une parole et d'une plume également véhémentes.<sup>98</sup> Puisque la vieille barque libérale-réformiste se révélait incapable de joindre le havre que lui désignait impérativement le « député indépendant » de Kent, mais même semblait faire eau de toutes parts sur les récifs ethnico-religieux qui parsemaient les eaux bas-et-haut-canadiennes, ne fallait-il pas songer à fréter un vaisseau plus sûr, à lancer un nouveau parti dégagé des influences confessionnelles et qui, de surplus, adopterait carrément une autre thèse chère à Brown, la représentation d'après la population ?<sup>99</sup>

Des orangistes venaient à la rescousse de Brown dans son œuvre de « bouleversement national ».<sup>100</sup> A la fin de juin, l'ordre d'Orange se scinda. Une minorité de loges, sous la direction de George Benjamin, fit sécession en protestant contre la modération du grand-maître Ogle Robert Gowan, ami de John A.

<sup>96</sup> *The Globe*, June 23, 1853.

<sup>97</sup> Voir aussi l'article intitulé : *Protestant Union*, dans le *Globe*, September 6, 1853 : « The Papal Church attempts to establish itself in Canada. We set ourselves in opposition to its establishment, as we would against the establishment of any other Church by law; asserting the whole voluntary principle — the necessity of the Church being freed from the State, and the people being its sole source of support. We do not claim, nor does any who acts with us, that Protestantism should be endowed any more than Popery, or that Protestants should have more privileges than Papists. »

<sup>98</sup> Points principaux de ce programme dans le *Globe*, August 14, 1851. Cité par Careless, *op. cit.*, 142.

<sup>99</sup> Careless, *ibid.*, 175.

<sup>100</sup> *The Hamilton Canadian*, cité par *The True Witness*, July 8, 1853.

Macdonald.<sup>1</sup> Les « benjamites » prêchaient l'alliance avec les clear-grits pour vaincre le papisme.<sup>2</sup> « Unissez-vous avec nous », disait aux « protestants du Bas-Canada » l'adresse d'une réunion orangiste tenue à Lachute le 16 août 1853, « nous qui sommes sincèrement désireux d'unir étroitement les protestants du Canada, de propager les principes protestants à travers le Canada, de défendre les droits protestants, les libertés protestantes, les doctrines protestantes. »<sup>3</sup> Cette « ligue protestante » semblait prendre consistance en août 1853. C'était la dislocation prévue des partis politiques existants pour aboutir à la formation d'un autre parti qui prônerait l'égalité de toutes les confessions religieuses, la fusion graduelle des deux Canadas, l'établissement d'écoles publiques pour tous et la représentation parlementaire d'après la population : tel était le programme que révélait à ses lecteurs la *Montreal Gazette* du 18 août 1853. L'identité de vues avec celles de George Brown n'était-elle pas flagrante ? En revanche semblaient voués à un naufrage prochain, non seulement la nef avariée Hincks-Morin, mais encore l'équipage dont le capitaine était Macdonald : sa politique conciliatrice ne rimait-elle pas à rien depuis les émeutes Gavazzi ?<sup>4</sup>

\*

\*      \*

Le résultat de l'enquête du coroner pour départager les responsabilités impliquées dans la tragédie du 9 juin, était certes de nature à aviver encore l'indignation de la population anglaise à l'endroit du gouvernement, qu'on accusait d'avoir été lent à ordonner la tenue de cette enquête, comme à élargir le fossé entre catholiques et protestants. Cette enquête ne se terminait que le 11 juillet ; elle avait duré vingt-cinq jours ; cent six témoins avaient été entendus.<sup>5</sup> Le coroner Jones résuma ainsi la cause : les jurés avaient à se prononcer sur trois points précis : qui était l'auteur de la mort de Walsh ? qui était responsable du feu de la division inférieure ? qui l'était de celui de la division supérieure ? Le jury, composé de dix-neuf per-

<sup>1</sup> Creighton, *op. cit.*, 103.

<sup>2</sup> *Id.*, *ibid.*, 196.

<sup>3</sup> *The Montreal Gazette*, August 23, 1853.

<sup>4</sup> Creighton, *op. cit.*, 196.

<sup>5</sup> *Le Journal de Québec*, 12 juillet 1853.

sonnes, Anglais, Irlandais, Canadiens français, comprenait, au point de vue confessionnel, neuf protestants et dix catholiques. Au moment de rendre son verdict, il se scinda en deux groupes suivant ses affinités religieuses.

Les jurés protestants déclarèrent ignorer la cause de la mort de Walsh, tout en faisant remarquer que le jeune chaudronnier irlandais de Griffintown faisait partie du groupe des manifestants; quant aux morts survenues à la suite des deux décharges militaires, elles étaient attribuables à l'ordre donné directement par le maire à la division inférieure, indirectement à l'autre division. En revanche les dix jurés catholiques, Irlandais et Canadiens français, déclarèrent ignorer l'auteur de la mort de Walsh; ils exonérèrent le maire de tout blâme; ils attribuèrent le commandement de tirer à une personne inconnue.<sup>6</sup> Ce verdict des jurés catholiques indigna les protestants: « Nous attirons sur lui, écrivait un journaliste de la *Montreal Gazette*, d'une manière toute spéciale l'attention de nos compatriotes du Haut-Canada, afin qu'ils puissent juger de la situation de leurs concitoyens du Bas-Canada et être prêts à prendre les mesures qui seraient nécessaires dans les circonstances. »<sup>7</sup> Pour le même journaliste, le responsable de l'ordre de tirer était clairement indiqué: « Nous pensons qu'il est impossible à tout homme d'intelligence moyenne de parcourir les dépositions des témoins sans admettre que Charles Wilson donna cet ordre. »<sup>8</sup> Mais une telle évidence ne crevait pas les yeux de tous, puisque même quatre ans plus tard, lors d'un procès intenté par un nommé Stevenson, blessé dans la fusillade du 9 juin, à Wilson, et plaidé devant les juges Day, Smith et Mondelet, l'accord n'existait pas encore sur le même fait! Le juge Day fut d'avis que le défendeur avait donné l'ordre à la troupe de tirer, mais que les circonstances justifiaient cet ordre; le juge Smith opina de même, tout en admettant que rien ne prouvait que le défendeur avait agi avec une intention délictueuse; par contre le juge Mondelet soutint qu'aucune preuve n'existait que le défendeur eût donné l'ordre de faire feu.<sup>9</sup>

<sup>6</sup> *The Montreal Gazette*, July 20, 1853.

<sup>7</sup> *Ibid.*, July 18, 1853.

<sup>8</sup> *Ibid.*, July 16, 1853.

<sup>9</sup> *The True Witness*, November 13, 1857.

George Clerk, le Montréalais qui, en sa qualité de témoin oculaire et de rédacteur en chef de la principale feuille catholique de la ville, scruta avec le plus d'attention toutes les phases de la journée fatidique,\* faisait remarquer, en reproduisant ces jugements, que, si l'on ajoutait foi à la déposition des témoins qui attestaient que le maire avait crié: « Feu ! Feu ! », il fallait se rappeler que le mot « Feu ! » n'est pas un ordre pour les troupes de tirer; ce n'est pas du tout un commandement militaire et ne peut avoir plus d'effet sur ces machines que sont des soldats disciplinés<sup>10</sup> que les mots: « Eau ! Eau ! » De plus, « tous ceux qui ont quelque notion de la discipline militaire savent fort bien qu'en aucune circonstance des troupes ne peuvent recevoir des ordres d'un civil ou prêter la moindre attention à ce qu'il dit ».<sup>11</sup> L'explication des deux salves meurtrières du soir fatal, une femme du nom de Margaret Parker déposant comme témoin à l'enquête du coroner, l'aurait-elle enfin donnée en attendant qu'elle entendit un inconnu, dans la foule, qui cria comme s'il eût été quelque ancien soldat: « Ready ! Present ! », puis s'éclipsa ? Ce témoignage emportait l'adhésion du rédacteur en chef d'un journal protestant montréalais, qui confessait à ses lecteurs qu'il avait « mis les plus grands soins ainsi que toute l'équité possible à découvrir la vérité ».<sup>12</sup>

Quoi qu'il en soit, il n'empêche qu'on ne sut jamais avec une certitude satisfaisante qui avait donné l'ordre aux troupes de faire feu sur la foule accourue, le soir du 9 juin 1853, au square des Commissaires et au Marché aux foins, comme sur l'auditoire sortant de Zion Church, après avoir entendu discourir Gavazzi. Ce dernier, trente ans plus tard, au moment où il relatait l'épisode montréalais de son existence, écrivait qu'on en était encore réduit à *un mistero*: il trouvait donc « indiscret » de sa part

---

\* Voilà pourquoi nous l'avons si souvent cité au cours de cette étude.

<sup>10</sup> « ... such machines as disciplined soldiers are ... » Alfred de Vigny avait déjà écrit, quelque vingt ans plus tôt, en 1835: « L'Armée est aveugle et muette. Elle frappe devant elle du lieu où on la met. Elle ne veut rien et agit par ressort. C'est une grande chose que l'on meut et qui tue. » (*Servitude et grandeur militaires*).

<sup>11</sup> *The True Witness*, November 13, 1857.

<sup>12</sup> « We have taken the greatest and most impartial pains to get at the truth. (...) The person whose evidence throws most light on the transaction is Margaret Parker, and from many circumstances, besides the great probability of her narrative, we fully believe her. » (*The Montreal Transcript*, July 16, 1853).

d'« inculper » un homme d'un crime qu'on n'avait pas réussi à « prouver ». <sup>13</sup> Quant aux malheureux soldats, instruments immédiats de la tuerie, ils durent comparaître devant une Commission d'enquête militaire, nommée au début de juillet 1853. <sup>14</sup> Finalement, le 26<sup>e</sup> régiment écossais tout entier, qui était devenu si odieux aux Montréalais, fut transféré aux Bermudes, pour avoir fait preuve d'« un manque de discipline ». <sup>15</sup>

Le rédacteur en chef du *Montreal Witness*, John Dougall, celui-là même qui, on s'en souvient, contribua le plus à attirer Gavazzi au Canada, formula dans sa feuille les conclusions qui, selon lui, se dégageaient du passage de l'ex-barnabite à Toronto, à Québec et à Montréal; ces conclusions, l'*American and Foreign Christian Union* se hâta de les reproduire dans son organe, comme pour justifier devant ses lecteurs américains le bien-fondé de l'initiative qu'elle avait prise en déléguant l'Italien en territoire canadien: union des protestants canadiens contre l'agression papale; vigilance accrue des protestants à l'endroit des erreurs et des desseins de Rome; raidissement politique au sujet de la reconnaissance civile des institutions ecclésiastiques; immense influence sur le progrès de la sécularisation des « réserves du clergé ». <sup>16</sup>

On devine déjà, par l'exposé qui précède, ce qu'il faut penser de ces affirmations; mais avant de les discuter à fond, il nous reste encore à étudier l'épisode Bedini-Gavazzi, c'est-à-dire le dénouement au Canada et aux États-Unis d'un drame dont l'action s'était engagée quatre ans plus tôt sur la scène italienne, durant la phase la plus pathétique du *Risorgimento*.

ROBERT SYLVAIN, é.c.,  
professeur à l'Institut d'histoire,  
Université Laval.

<sup>13</sup> « Ecco quello che rimarra forse sempre un mistero. Niuno degli ufficiali. Ne venne designato il Mayor cattolico: ma non essendosi potuto provarglielo quanto apparve innanzi ai giudici di tribunale, sarebbe indiscretezza per mia parte di oggi incolparglielo. » (*Memorie*, 091798).

<sup>14</sup> *The Montreal Gazette*, July 16, 1853.

<sup>15</sup> Bourinot, *Lord Elgin*, 125.

<sup>16</sup> « It has tended greatly to unite Protestants of Canada against Popish aggression. . . . It has put Protestants on their guard in relation to the errors and designs of Rome. . . . It has tended to strengthen the hands of all those in the United States and England who are struggling against Popish endowments and corporations. . . . It has had an immediate and immense influence upon the question of 'secularising the Clergy Reserve' » (*American and Foreign Christian Union*, IV (November, 1853): 494-496).